

Le Char volant, ou Voyage dans la lune

Cornélie Wouters de Vassé

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

CHAPITRE PREMIER. La Beauté mécontente.

La Baronne de Melencour ſe préſenta la premiere ; elle n'étoit plus dans ſon printemps, elle avoit cependant encore ces traits ſéduiſans, l'idole des hommes, & l'envie des femmes. Eraſte, ſurpris de la voir chez lui, attendit en ſilence qu'elle lui racontât le ſujet de ſa viſite. La Baronne, après s'être aſſiſe, lui dit : j'ai vu ce matin un avertiſſement, par lequel vous invitez les mécontens de la terre à vous ſuivre dans la Lune. J'ai, plus que perſonne, ſujet de me plaindre des hommes, & déſire ardemment de les fuir. Vous en avez une belle occaſion, lui dit Eraſte gravement, mais il faut avoir la bonté, Madame, de m'expliquer la raiſon de ces plaintes, afin que je puiſſe juger ſi elles ſont fondées. — Volontiers, Monſieur.

Je ſuis née dans un pays où les hommes, abſorbés par des calculs de finance, rendent peu d'hommages à la beauté. J'épouſai fort jeune le Baron de Melencour ; ſon goût pour les voyages lui fit bientôt quitter ſon pays. Nous partîmes pour l'Angleterre ; la différence des mœurs m'attacha d'abord à cette nation. L'expérience m'apprit depuis, que les hommes n'y ſont gueres galans, cependant l'empreſſement qu'on m'y marqua flattoit ma vanité, & il valoit mieux être courtiſée froidement, que d'être tout-à-fait négligée.

Je partageai mon temps à Londres entre le ſpectacle, la promenade à cheval, & la ſociété des femmes, où à l'aide d'une taſſe

de thé l'après-dîné, nous faiſions le procès aux abſens, nous blâmions la paſſion pour les modes françoiſes, oubliant que nous étions parées des mêmes ajuſtemens, qui étoient l'objet de notre critique. Chacune faiſoit l'éloge du jugement des Angloiſes, & l'on s'applaudiſſoit de ſon patriotiſme.

Les amuſemens de cette grande Ville me plaiſoient beaucoup ; j'y aurois paſſé ma vie ſans une aventure qui m'offenſa griévement.

Milord Bellington, qu'on citoit comme le modele de la politeſſe françoiſe, me rendoit des ſoins aſſidus. Le départ du globe volant faiſoit grand bruit à Londres, & chacun l'attendoit en Angleterre avec le plus vif empreſſement. Des Savans, en relation avec ceux de Paris, annoncerent ſon arrivée à une heure préciſe dans cette iſle. Ils ajouterent qu'il deſcendroit à Blackheath, & qu'il y offriroit un ſpectacle auſſi nouveau qu'intéreſſant. Chacun s'apprêta à y voir ce phénomene ſingulier ; les élegantes d'Angleterre ſe diſoient tout bas que ce globe leur apportoit des nouvelles modes de Paris ; les politiques ſe flattoient qu'il étoit chargé de quelques dépêches intéreſſantes ; les commis de douanes appréhendoient qu'il ne fût porteur de quelques étoffes de contrebande : enfin chacun eſpéroit ou craignoit, ſuivant ſon intérêt public ou particulier.

J'avois prié Mylord de m'accompagner à Blackheath ; il parut enchanté de ma propoſition : voulant y paroître avec éclat, nous nous arrangeâmes pour nous y faire remarquer de toute l'aſſemblée.

Le croyeriez-vous, Monſieur ? Le matin de ce grand jour, après m'être donné mille tourmens pour ma toilette, Mylord m'envoya

dire qu'il ne pouvoit être de la partie, qu'un cheval de courſe dont on faiſoit l'eſſai, le retiendroit toute la journée chez lui. Je fus tellement outrée de ce contre-temps, que j'engageai mon mari à partir, & nous quittâmes le lendemain l'Angleterre.

Nous nous rendîmes en Allemagne ; la gravité reſpectueuſe des habitans me parut un obſtacle aux agrémens de la ſociété. Cependant en connoiſſant un peu mieux leur caractere, je les trouvai plus complaiſans que les Anglois. J'y fus accueillie avec une politeſſe froide & réſervée, où néanmoins je démêlai la franchiſe & la cordialité.

Mon mari ne s'occupant que du ſoin de s'inſtruire, me laiſſa celui de me choiſir ma ſociété. Dans un pays où tout ſe regle d'après l'étiquette, je m'adreſſai à une femme qui m'avoit témoigné de l'amitié, pour me dire quelles perſonnes je pouvois admettre dans mon cercle. Parmi celles qu'elle me nomma, elle oublia une Dame pour laquelle j'avois le plus grand penchant : ſon air gracieux m'avoit ſéduit, & j'avois un deſir extrême de me lier avec elle ; mais il fallut y renoncer, la premiere m'alléguant que ſa famille n'étoit pas chapitrale, que ſes ancêtres, pour ſe garantir de l'indigence, s'étoient méſalliés, & qu'ils avoient privé leur poſtérité des avantages de leur naiſſance. — Eraſte ſourit & hauſſa les épaules.

Malgré le défaut de galanterie qui diſtingue cette partie de l'Europe, on m'y marqua cependant de l'empreſſement. Les hommages du Prince de Birkenberghaff flatterent le plus vivement ma vanité. Il étoit le plus diſtingué à la Cour, & ſa maiſon étoit le rendez-vous de la bonne compagnie.

Pour mieux me marquer ſon dévouement, il me donna pluſieurs fêtes où le faſte & l'opulence l'emporterent ſur le goût. Je me plaiſois ſinguliérement parmi les Allemands, & j'y aurois prolongé mon ſéjour ſans un inconvénient qui m'engagea à partir. Le Prince empreſſé de me plaire, ordonna un divertiſſement où mon amour propre eût entiérement triomphé : mais la veille qu'il dut avoir lieu, il s'abandonna tellement aux plaiſirs de la table, qu'il fut trois jours avant d'en être rétabli. Cet excès mépriſable m'inſpira tant d'horreur, que je pris congé & partit le jour même où la fête devoit ſe célébrer.

Curieuſe de connoître les Cours du Nord, je déterminai mon mari pour la Ruſſie. Je ne fus pas trop ſatisfaite de ce voyage, les plaiſirs de Péterſbourg ne dédommagent pas des fatigues qu'on éprouve pour y arriver. — D'ailleurs, la nation ſortie à peine de la Barbarie, cherche en vain à cacher ſous des dehors agréables, les mœurs anciennes qu'elle ne peut oublier.

Nous ne fîmes qu'un ſéjour fort court en Ruſſie, & après avoir parcouru les environs de la capitale en traîneau, nous partîmes pour l'Italie. Je vous avoue que j'eus un moment envie d'aller à Conſtantinople, mais la monotonie d'un ſerrail m'effraya : avec mes foibles attraits, j'aurois peut-être eue les mêmes avantages que la célebre Myladi Montagu. Eraſte jetta ſur la Baronne un regard malicieux.

L'impatience d'arriver en Italie, prolongea la route, qui tantôt bonne & tantôt mauvaiſe, m'ennuya beaucoup. Ah ! Monſieur, ſi j'avois eu votre char, combien d'embarras me ſerois-je épargné ? Je ſuis fâché, repliqua le philoſophe, qu'il n'exiſtât point ; cela prouve, Madame, que toute invention n'eſt jamais prématurée, & qu'on ne peut aſſez encourager les talens. Mais vous n'avez pas

fini votre histoire. Vous allez en apprendre le plus eſſentiel, repliqua-t-elle d'un air gracieux. Après pluſieurs ſemaines de fatigues, nous arrivâmes à la fin dans ces régions heureuſes, le centre des arts, des volcans, & d'une molleſſe indolente. Je me flattois d'y trouver les hommes tels que mon cœur les déſiroit, & que mon imagination me les repréſentoit lorſqu'ils ſont doués de toutes les qualités eſtimables, tels enfin que ces charmans Héros des romans, dont la lecture dès l'enfance avoit été mon unique étude.

Le premier abord des Italiens m'annonça toutes ces perfections, mais je m'apperçus peu à peu que l'adulation l'emportoit ſur la tendreſſe, & que leur ſenſibilité étoit plutôt un bienfait du climat, que les douces impreſſions d'un ſentiment plus délicat. Les hommes y font indiſtinctement la même cour à toutes les femmes ; avec la plus belle ou celle dont les charmes n'ont rien qui ſéduiſent, ils ont le même empreſſement, les mêmes ſoins & les mêmes langueurs : je fus tellement piquée de ce mauvais goût, que dans mon indignation je quittai auſſi promptement l'Italie, que j'avois eu d'empreſſement à m'y rendre. Je m'occupai toute la route des plaiſirs de Paris. J'avois entendu vanter partout cette capitale, comme le centre de la politeſſe & du bon goût ; je ſavois que nulle part les femmes n'étoient plus heureuſes, que tout s'y réuniſſoit pour leur plaire ; j'eſpérois enfin y trouver la félicité que je cherchois depuis ſi long-temps. Quel fut mon étonnement de ne rencontrer dans ces hommes ſi complaiſans, que la légereté, l'indiſcrétion & l'inconſtance ! Je me flattai que le pouvoir de mes charmes exerceroit un empire plus abſolu, mais chaque jour j'éprouvai le contraire. Pour me garantir des ſuites qu'entraîne le changement, je reçus favorablement Ies hommages d'un vieux Seigneur : devois-je m'attendre à l'humiliation qu'il m'apprêta ! Tout-à-coup, ſans m'en avertir, il changea pour une autre,

qui n'eut que l'avantage d'être plus jeune que moi. Si chez une nation comme la vôtre il y a tant de défauts, où faudra-t-il m'adreſſer pour trouver les perfections que je cherche ? Je déſeſpere que ce ſoit ſur la terre, & m'imagine qu'ils n'exiſtent que dans la Lune. C'eſt ſans doute le ſeul pays qui me convient ; mon mari conſent à mon deſſein ; il vous prie inſtamment de vous charger de moi, en m'accordant cette faveur, vous nous obligerez tous les deux.

Je crains, Madame, que ce voyage ne réponde point à vos vœux, lui repliqua Eraſte : conſidérez que vous avez trouvé les plus grands défauts chez les nations les plus policées : quelles imperfections ne découvrirez-vous pas chez des peuples, dont probablement les uſages ſont différens des nôtres ? Il vaut mieux reſter où vous êtes, que de vous préparer de nouveaux regrets. Permettez-moi de vous faire obſerver auſſi, que lorſqu'on prétend à la conſtance, il faut en donner l'exemple : ce n'eſt pas en changeant continuellement de place qu'il faut ſe flatter d'y réuſſir. Renoncez à la légéreté que vous blâmez chez les autres, & avec vos charmes & votre mérite, vous fixerez bientôt les François. Je ſuis fâché de ne pouvoir vous être utile ; en toute autre occaſion je m'empreſſerai à vous prouver le deſir que j'ai de vous ſervir.

La Baronne ſe leva, & ſortit en murmurant contre le Philoſophe & ſon char volant.

CHAPITRE II. La Femme galante.

Àpeine fut-elle retirée, qu'on annonça la Marquiſe de Loſange ; Eraſte, en la voyant, s'écria : tant de graces & tant de beauté ne

doivent pas s'expatrier ! Quelles peuvent être les raiſons, Madame, qui vous engagent à quitter la terre ? La méchanceté de votre ſexe & du mien, lui répondit-elle en ſouriant ; mais lorſque vous ferez inſtruit de toutes les noirceurs dont on m'a accablée, vous approuverez mon deſſein.

Vous n'ignorez pas qu'on me donna à ſeize ans un époux beaucoup plus âgé que moi. Nos goûts & nos caracteres étoient entierement oppoſés ; mon mari aimoit la retraite, & moi la diſſipation ; je m'y livrai cependant avec cette réſerve qu'exige la décence.

J'étois intimement liée avec la Comteſſe de Bleville, dont les charmes commençoient à décliner ; le Chevalier de Villemont lui faiſoit la cour ; il étoit gai, aimable, & poſſédoit ſur-tout l'art de ſéduire ; il m'accompagna un jour au ſpectacle, ſon empreſſement donna de l'ombrage à la Comteſſe, qui s'imagina ſans doute qu'il y avoit du myſtere, parce que nous lui avions caché cette partie.

Elle feignit, & redoublant de careſſes avec moi, nous ne nous apperçûmes pas de ſes ſoupçons. Un matin. Villemont vint me voir : à peine fut-il entré, qu'on m'annonça Madame de Bleville ; elle nous fit une ſcène effroyable, m'accuſa de perfidie, & jura de ne jamais me revoir. Je fus ſi outrée de ce procédé, que j'engageai le Chevalier à rompre ſur le champ avec elle, il m'obéit, & cette complaiſance lui concilia toute mon eſtime.

Depuis ce moment, nous paſsâmes nos jours très-agréablement, je trouvai dans ſa ſociété une diſtraction à l'ennui que j'éprouvois chez moi. Notre bonheur fut interrompu par l'arrivée d'un parent de mon époux ; il logea dans l'hôtel : l'occaſion de voir le Comte de Surville à chaque inſtant, établit une liaiſon où je

trouvai la plus grande douceur. Le Chevalier murmura, il devint triſte & mauſſade, il n'avoit plus cette aimable gaieté qui m'avoit charmée ; je la retrouvois dans Surville ; le Chevalier ſe plaignit, il m'ennuya, & nous finîmes par ne plus nous voir.

Je l'oubliai facilement, la ſociété de mon parent m'en dédommagea. Nous paſsâmes pluſieurs mois enſemble à la campagne, & nous y goutâmes tous les plaiſirs qu'accorde la liberté.

De retour à Paris, un ami intime de M. de Loſange m'avertit que les liens du ſang n'empêchoient pas la médiſance de s'entretenir ſur mon compte ; je fus toujours extrêmement délicate, & la circonſpection ne permettant pas qu'on attribuât les ſoins du Comte à d'autres motifs que ceux de l'amitié, je rompis inſenſiblement avec lui ; dans cette occaſion ſa raiſon ne s'accorda point avec ma prudence ; il traita ma conduite de légéreté, & partit en condamnant un procédé, auquel il devoit plutôt applaudir. N'êtes-vous pas de mon avis, dit la Marquiſe à Eraſte qui ſecouoit la tête ? Très-fort, Madame, lui repliqua-t-il ironiquement.

J'accordai bientôt toute ma confiance, reprit-elle, à celui qui m'avoit rendu un ſi grand ſervice ; ſon eſprit & ſon bon ſens remplacerent la vivacité pétulante du Comte ; lorſque nous fûmes enſemble, j'eus tant de plaiſir à l'écouter, qu'il me fit oublier tout le monde : il s'en apperçut, & redoubla de ſoins pour ſe rendre plus agréable. Mais à peine fut-il sûr de l'impreſſion qu'il faiſoit ſur moi, qu'il en abuſa pour me contrarier dans tous mes goûts. Il me ſuffiſoit d'avoir la moindre fantaiſie pour m'entendre conſeiller le contraire. Je fus tellement excédée de cette conduite, que ne pouvant plus la ſupporter, je lui défendis de ſe préſenter dorénavant chez moi. Il ſe retira ſans daigner ſeulement me repliquer : ce ſilence m'offenſa davantage que ſon ennuyeuſe morale.

Débarraſſée d'un Mentor importun, je me livrai de nouveau à tous les charmes de la ſociété ; je m'y faiſois chaque jour de nouveaux ennemis ; ſoit dépit, jalousie, ou l'eſpoir de ſe venger de ma ſupériorité, toutes les femmes s'occupoient de ma conduite. Leur malice m'attribua des aventures qui n'exiſtoient pas. Non contentes d'en parler dans les cercles, elles en avertiſſoient, par leurs amis, mon mari ; le Marquis, délicat ſur un préjugé que mépriſent les époux raiſonnables, eut la cruauté de m'envoyer au couvent. J'y reſtai trois ans, & ce ne fut qu'à ſa mort qu'on me permit d'en ſortir. En reparoiſſant dans le monde, je me flattois que ma retraite avoit fait oublier les erreurs qu'on m'avoit imputées fauſſement, mais je m'apperçus bientôt qu'une mauvaiſe impreſſion s'y efface difficilement.

Mon deſſein, en vous accompagnant, eſt d'intéreſſer les habitans de la Lune en ma faveur, & de les engager à répandre toutes les mauvaiſes influences de cet aſtre, ſur les femmes qui m'ont ſi cruellement perdue.

Vous n'êtes pas sûre d'y réuſſir, lui repliqua Eraſte : peut-être dans ces régions étrangeres eſt-on plus rigide qu'ici. Vous n'ignorez pas, Madame, qu'on ſuppoſe Meſſieurs de la Lune un peu ſinguliers, on eſt peut-être dans ce globe inexorable ſur certaines petites légéretés de coquetterie, & fort indulgent ſur les foibleſſes de l'amour... Mais, lui dit la Marquiſe un peu piquée, ces objections ne ſont que des conjectures. J'en conviens, repliqua gravement Eraſte ; mais ſi vous trouviez en arrivant là-bas qu'elles ſont fondées, vous perdriez le but de votre voyage : croyez-moi, belle Marquiſe, il eſt plus prudent de renoncer à ce deſſein : d'ailleurs, outre cet inconvénient, j'en prévois d'autres qui m'empêchent d'avoir l'honneur de vous admettre dans mon char. La route que

j'entreprends eſt longue & incertaine, je puis y être expoſé à pluſieurs accidens. Il eſt encore poſſible que la compagnie ne vous convienne point… vos charmes ſont puiſſants, une trop vive impreſſion mettroit bientôt la diſcorde entre nous, les ſuites en ſeroient fâcheuſes ; vous conviendrez qu'il vaut mieux éviter tous ces dangers. Je conviens, Monſieur, lui repliqua Madame de Loſange, que votre prévoyance eſt extrême ; l'intérêt que je vous inſpire eſt trop précieux, pour n'en pas conſerver le plus parfait ſouvenir. Elle ſe leva lorſqu'on annonça le Chevalier de Valmont. À merveille, s'écria-t-il en entrant, quand vous aurez des compagnons de voyage comme Madame, tout Paris voudra s'embarquer dans le char de M. Eraſte. Vous êtes ſans doute des nôtres, dit-il à la Marquiſe, en lui baiſant la main ? Non, repliqua-t-elle en ſouriant ; M. le Philoſophe craint, à ce qu'il dit, le pouvoir de mes charmes. Elle ſortit ſans attendre la réponſe d'Eraſte, qui fut très-ſatisfait d'en être débarraſſé.

CHAPITRE III. L'Avantageux.

Cette crainte eſt ridicule, lui dit le Chevalier d'un ton d'humeur, ſi vous êtes ſi prudent, nous nous ennuierons en chemin. — Mais vous n'avez pas le deſſein d'aller dans l'autre planette ; — j'en meurs d'envie. — Vous, M. le Chevalier, lui dit Eraſte en ſouriant ? cela m'étonne : un homme comme vous eſt fait pour Paris ; il y a du danger à ſe charger de vous, toutes les femmes m'en voudront. — Je conviens que le parti eſt violent, mais je m'ennuie : je connois tout ce qu'il y a de femmes aimables à la Cour & à la Ville, la répétition des mêmes objets devient excédante. D'ailleurs, j'ai le projet d'être utile à mon pays : je veux in-

troduire dans la Lune le ton de notre bonne compagnie. Toute l'Europe & même le nouveau monde adoptent nos mœurs, partout on tâche de nous imiter ; mais dans ces régions étrangeres on ignore à coup sûr nos uſages. Quel plaiſir aurai-je d'y faire convenir les agréables qu'ils n'avoient pas le ſens commun ! Je les forcerai à m'admirer. Ne croyez-vous pas cette réforme digne de moi ? — Je conviens que perſonne n'eſt plus à même de l'entreprendre, mais j'y entrevois une petite difficulté ; par-tout les agréables ſe croient ſupérieurs dans leur genre ; ſi vous vous moquez de leurs uſages, ils ne vous épargneront peut-être pas à leur tour, ils pourront fort bien prendre la liberté de vous rendre avec uſure les ridicules dont vous les aurez gratifiés ſi généreuſement. Si vous perdez votre temps, vous ſerez fâché d'avoir fait un voyage inutile. — J'entends ces raiſons à merveille ; mais cependant je voudrois m'éloigner pendant quelque mois de Paris ; une certaine avanture... Comment, lui dit Eraſte en riant, les avantures vous engagent à ce parti violent ? Je ne vous reconnois pas-là : — à vous parler franchement celle-ci n'eſt gueres avantageuſe : la voici, jugez-en vous-même.

Je ſoupe l'autre jour chez la Maréchale de *** ; on y parle de chevaux de courſe, de la nouvelle ſalle des Italiens, & de pluſieurs autres choſes auſſi intéreſſantes. Je vante ma loge, mes chevaux, & prétends qu'il n'en eſt pas de meilleurs en Angleterre ; le tout pour narguer un jeune homme fort avantageux. Une femme voulut abſolument voir cette loge que je diſois être merveilleuſe ; je la lui promis, mais je différai chaque jour ſous de nouveaux prétextes, à ſatiſfaire ſa curiofité. À la fin cependant je fus obligé, pour m'en débarraſſer, de convenir qu'une femme qui m'honoroit ſecretement de ſa confiance, en diſpoſoit à ſon gré. Je rencontre un ſoir cette importune ſur l'eſcalier des Italiens, elle m'engage à

profiter de ce moment pour lui montrer cette loge, l'objet de tous ſes deſirs : pouſſé dans mes derniers retranchemens, je lui dis que j'en avois diſpoſé pendant l'été ; elle s'en informa, découvrit la vérité, & dit par-tout que ma bonne fortune & mes chevaux, n'exiſtoient pas plus que ma loge ; elle eut même la mêchanceté d'ajouter que les chevaux dont je m'étois tant vanté, appartenoient à un Marchand du Boulevard, & que je leur prêtois mon nom pour leur donner de la célébrité.

Ces plaiſſnteries me firent un tort conſidérable, on douta de tous mes ſuccès paſſés, les hommes jouiſſoient de ma défaite, & les femmes ne m'épargnoient pas. — Le tour eſt perfide, dit Eraſte ironiquement ; mais il ne faut cependant pas ſe déſeſpérer pour ſi peu de choſe ; vous n'êtes pas le ſeul auquel une telle avanture ne puiſſe arriver, il eſt à parier qu'il s'en trouve plus de mille à Paris ; je vous conſeille de vous venger, non pas de la femme dont vous vous plaignez, mais de ceux qui ſont plus heureux que vous. En rendant leur conduite publique, on oubliera votre avanture pour s'occuper de celles de vos amis, c'eſt le ſeul moyen de rétablir votre réputation. Parbleu, mon cher Eraſte, lui dit le Chevalier, le conſeil eſt admirable ; je vais m'en occuper ſur le champ. Quel dommage que vous quittiez la terre ! Un homme de votre mérite ne devroit jamais s'éloigner de Paris. Je reviendrai vous voir avant votre départ. Oh ! vous êtes un ami précieux ! Il embraſſa le Philoſophe, & ſe retira d'un air très-ſatisfait.

Une folle, un avantageux, & une coquette : le début n'eſt pas brillant, dit Eraſte lorſqu'il fut ſeul : mais voyons juſqu'à la fin, elle ſera peut-être plus heureuſe que le commencement. On lui

annonça M. Syſtematon, ſa mine avoit l'empreinte de la ſingularité qui diſtingue ſi bien ce grand perſonnage.

CHAPITRE IV. Le Syſtémataire.

Systematon, chargé de pluſieurs rouleaux de papier, les poſa ſur une table, & puis ſalua Eraſte.

— Mon nom eſt trop fameux pour être ignoré de vous, lui dit-il avec emphaſe ; votre avertiſſement a eu le bonheur de pénétrer juſqu'au fond de mon cabinet. Ah Monſieur ! que ce projet eſt admirable ! qu'il eſt bien combiné ! quelle gloire il aſſure à ceux qui vous accompagneront ! Je vous apporte les titres qui me donnent les droits d'y prétendre. — Voyons, Monſieur, ces titres ſur leſquels vous fondez ces droits, lui dit Eraſte fort poliment. — Les voici, repliqua Syſtematon d'un air empreſſé. Auſſi-tôt il déroula les papiers ; je déploye devant vous, Monſieur, les travaux immenſes de trente années de veilles ; j'y ai conſacré ma vie & ma fortune. — Cela doit être fort intéreſſant ; vous en avez ſans doute tiré de grands avantages. — N'en parlons pas, Monſieur, on n'a pas aſſez de confiance dans le mérite des grands hommes. Voici tous les différens ſyſtêmes philoſophiques, aſtronomiques, géométriques, &c. &c. depuis la création, juſqu'à nos jours. Examinons premierement les différens ſyſtêmes ſur la formation de l'univers. Cela eſt fort intéreſſant, Monſieur, plus d'un homme célébre s'en occupe. — Je n'en doute pas ; — Je n'adopte que le ſyſtême du fameux Héraclite ; il prouve que le feu eſt la matiere premiere ; je vous dirai dans la ſuite pourquoi je ſuis plutôt de ſon opinion, que de celle d'Emphedocle ſur les quatre élémens, ou de

celles d'Anaxagore ſur le chaos, confuſion, ou choc des matieres. Enſuite nous paſſerons en revue les différens ſyſtêmes planétaires tant anciens que modernes ; nous n'oublierons pas ceux du vuide & du plein ; & pour abréger, nous finirons par le mien ſur l'attraction. — Voyons tout de ſuite le vôtre, dit Eraſte, car je n'ai pas le loiſir de vous écouter long-temps. — Soit, Monſieur, mais ce pendant vous me privez du plaiſir de vous prouver mathématiquement, que mon ſyſtême eſt le meilleur, & qu'enfin j'ai découvert ce grand ſecret, qui depuis tant de ſiecles a occupé les plus grands hommes. Je ſoutiens donc, Monſieur, d'après le célébre Héraclite, que le feu eſt le premier mobile de la nature ; & c'eſt moi, remarquez bien ceci je vous prie, qui ai découvert que ce feu eſt électrique, que ſon volume plus ou moins vif, forme l'attraction & la répulſion, qu'il agit ſur les aſtres, les plantes, les arbres, les hommes, ſur leurs goûts, qu'il eſt le principe de leur ſympathie & de leur antipathie ; enfin qu'il agit ſur toute la nature. — Où ſont vos preuves, Monſieur Syſtematon ? — Dans le regne végétal. Je ſuppoſe, Monſieur, que vous plantez ou ſemez tel arbre, ou telle graine dans des terres différentes : un canton les voit fructifier, tandis qu'un autre lui refuſe ſon ſecours. Savez-vous pourquoi ? — Non, en vérité ; — c'eſt que la terre a de la ſympathie, ou de l'antipathie. Vous comprenez cela, Monſieur. — Non, Monſieur. — En ce cas il eſt inutile de vous en parler ; car tout ceci me paroît bien clair.

D'après mes longues & laborieuſes expériences, j'ai fait une autre découverte, un ſecret plus important que celui dont je viens de vous parler. Il n'eſt pas difficile à comprendre ; il faut d'abord ſavoir, Monſieur, que le feu n'anéantit pas la matiere, mais qu'il la change ſeulement en verre.

D'après cette découverte, j'ai conçu un projet auſſi ſage qu'utile, pour le bien de la ſociété : c'eſt celui de brûler les corps, & d'en réduire les cendres en verre. Au moyen de cette louable opération, on purifiera l'air, & l'on pourra tranſmettre avec plus de ſécurité qu'un parchemin, tous les noms & titres de chaque famille. Cette invention ſera d'un grand avantage à la poſtérité. On aura la facilité de métamorphoſer ſes ancêtres en bouteilles, en gobelets, en luſtres d'appartemens, en ornemens de cheminée, en flaccons de toillette, en plateaux de deſſert, &c. &c. &c. ſuivant les goûts dominans qu'ils avoient du temps de leur exiſtence. Ceux qui aimoient le vin, on les placera dans la cave, & ſur les buffets ; les gourmands ſeront réduits en plateaux, les agréables, les ſavans, le militaire, la ducheſſe, la prude, la dévote, la... — Hé, Monſieur, votre imagination vous emporte ; & ſi des titres auſſi fragiles ſe caſſent, que deviendra la poſtérité & les ancêtres ? — Rien de plus ſimple, mon cher Eraſte, on ramaſſera les morceaux, & on les paſſera de nouveau au feu. — Parbleu, Monſieur Syſtematon, vous êtes un homme unique ; votre admirable projet eſt ſublime, je m'étonne qu'on ne l'ait pas encore adopté. — Ah, Monſieur ! tout le monde n'a pas autant de jugement que vous ; quand je l'ai propoſé, on a paru le goûter, on m'a leurré longtemps même avec des belles promeſſes ; mais lorſque je me flattai de toucher au moment fortuné, on s'eſt impitoyablement moqué de moi ; on m'a traité de viſionnaire & l'on m'a renvoyé avec très-peu de ménagement. — Cela me paroît incroyable ; il faut abſolument punir ces gens-là ; je ſais un moyen pour y réuſſir. — Quel eſt-il ? — Vous voulez vitrifier les morts, ne ſeroit-il pas plus avantageux de vitrifier les vivans ? — Ce projet vaut mieux que le mien, mais comment pourrois-je l'exécuter ? — Rien de plus aiſé ; votre ſublime génie en trouvera facilement les moyens ; il s'agit

de bien étudier les différens degrés du feu ; quand vous ferez parvenu à en connoître toute la violence, il vous ſera facile de vitrifier tout Paris. — Parbleu mon ami, vous avez raiſon, je ne m'étois jamais aviſé d'une pareille étude : nous pourrons eſſayer nos expériences ſur pluſieurs bourgs & villages..., — Pourquoi pas ſur tout le globe, cela ſera plutôt fait ; d'ailleurs que riſquons-nous ? Nous ne commencerons jamais nos opérations que lorſque nous ferons dans la Lune. On ſera bien étonné ſur la terre de voir tout-à-coup cette planete qu'on a toujours cru un peu froide, les brûler tout vivants. Que dites-vous de mon invention ? — Ma foi, je la trouve ſuperlativement ingénieuſe ; je vous le répete, il n'y a que vous & moi qui véritablement aient du génie. Quand partons-nous ? Je brûle de me mettre à l'ouvrage. — Tout doux mon cher, vous allez trop vîte en beſogne ; il faut, avant tout, vous exercer ici, peut-être ignorera-t-on dans l'autre planete l'art merveilleux de la chymie ? Où trouveriez-vous un laboratoire ? Cette grande entrepriſe n'eſt pas l'affaire du moment ; nous ne pourrons l'exécuter qu'à un ſecond voyage ; pendant mon abſence, préparez-vous à m'accompagner dignement : ſur ces entrefaites j'irois diſpoſer les eſprits lunaires en votre faveur, & quand vous arriverez dans l'autre planete, vous y ſerez reçu avec cet éclat dû à vos grands talents.

Syſtematon, au comble de la joie, approuva le deſſein d'Eraſte ; il ſe retira plus ſatisfait du projet qu'il venoit de lui propoſer, que de tous ceux qui juſqu'alors lui avoient coûtés tant de peines & de fatigues.

Chaque homme, dit Horace, a ſa folie : doit-on s'étonner, s'écria Eraſte, que Syſtematon ait la ſienne ? Mais n'eſt-ce pas

Monſieur de Fierencour qui s'avance ; que me veut cet ambitieux ?

CHAPITRE V. L'Ambitieux.

Que faites-vous de cet homme, lui dit Fierencour en entrant ? Prenez-y garde, il vous excédera avec ſes projets extravagants ; pendant que j'étois en place, ce gaillard aſſiegeoit ſouvent mon antichambre. Si je n'avois à me plaindre que de lui, je ſerois trop heureux. Ah ! mon cher Eraſte ! les hommes font injuſtes, ingrats. — Eſt-ce d'aujourd'hui que vous en avez fait l'expérience, Monſieur. — Que me dites-vous ? perſonne n'en doit être mieux inſtruit que moi : dix années de travail m'ont fait connoître leurs défauts. Vous ſavez que je me ſuis attaché à les rendre heureux ; qu'ai-je recueilli de mes travaux ? Des reproches, une diſgrace éclatante ; on m'a relegué dans mes terres, j'y ai langui dans un oubli humiliant ; on me permet enfin d'en ſortir ; mais que fais-je dans le monde ? Confondu dans la foule des courtiſans, on me laiſſe végéter dans l'inaction ; je paſſe ma vie dans une obſcurité mépriſable. Cet état me déſole, mon cher, il faut néceſſairement en ſortir, & remonter ſur la ſcène ; je ne prévois pas que je réuſſiſſe ici... vous en devinez facilement les raiſons... On craint un homme comme moi... mon mérite m'a fait trop d'envieux... je m'entends... & n'en dis pas davantage. — Eſperez-vous plus de ſuccès ailleurs ? — Je m'en flatte ; mes plans d'adminiſtration ſont admirables ; je les préſenterai ; on les goûtera, & je ſuis convaincu qu'on m'emploiera. — Où, Monſieur ? dans la Lune. — Sans doute n'eſt-ce point-là où vous allez ? — Oui ; mais êtes-vous sûr que le gouvernement y reſſemble au nôtre ? — Non. —

Hé bien qu'y ferez-vous, Monſieur de Fierencour ? — Belle queſtion ; j'y cabalerai, je m'y formerai un parti qui bientôt deviendra le plus puiſſant, & je bouleverſerai tout ce qui s'oppoſera à mes deſſeins. — Vous n'y parviendrez pas : inconnu, & le plus foible, vous flattez-vous d'inſpirer aſſez de confiance pour réuſſir dans un projet auſſi dangereux ? — J'eſpere tout, Monſieur, la ſupériorité de mes lumieres m'aſſure du ſuccès ; par-tout où je me préſente j'y ſerai bientôt le plus fort. — Vos projets ſont trop ambitieux, Monfieur, j'en crains les ſuites. — Vous être trop timide, mon cher, jamais vous ne ferez rien dans le monde, on n'y parvient qu'avec l'ambition, l'intrigue, & quelquefois même la flatterie. Il faut étudier le caractere de ceux qu'on veut ſubjuguer, ſe ſervir de leurs propres foibleſſes pour les dominer, tout juſqu'aux vices, ſont des armes puiſſantes dans une main habile, qui ſait en profiter. — Mais cette politique juſqu'à préſent ne vous a gueres ſervi. — Oubliez-vous qu'on m'a craint. — N'eut-il pas mieux valu vous faire aimer ? C'eſt un ſentiment ſi doux pour tous les hommes, mais ſur-tout pour ceux auquels eſt confié le pouvoir ; il force leurs ennemis au ſilence, & les regrets publics les vangent de leur malice. Nos principes & notre humeur étant entierement oppoſés, vous ne ferez pas mal de renoncer au voyage de la Lune, dit Eraſte en faiſant la réverence à Fierencour, qui outré de dépit, ſe retira ſans daigner lui répondre ; il débita par-tout : « que ſi l'homme au char volant n'étoit pas meilleur méchanicien qu'il étoit politique, il ſe caſſeroit indubitablement le col avec tous ceux qui donnoient dans cette ridicule entrepriſe ».

CHAPITRE VI. La Réforme.

Tout-à-coup on entendit un bruit confus dans la cour du Philoſophe ; il crut d'abord que le Régiment des Gardes avoit fantaiſie de l'accompagner ; mais quel fut ſon étonnement d'y voir une foule d'hommes bizarrement vêtus : il pria les plus diſtingués de paſſer dans ſon cabinet.

— Vos intérêts ſont ſans doute communs, leur dit-il, ſi j'en juge par la maniere dont vous vous préſentez chez moi ?

Un vieillard prit la parole : vous ne vous trompez pas Eraſte, répliqua-t-il d'un ton modeſte ; notre diſgrace nous a réunis pour la premiere fois ; mais voilà le pouvoir de l'adverſité ! Pendant notre proſpérité, quand nos jours s'écouloient dans l'abondance & le repos, nos diviſions mettoient une barriere infurmontable entre nous. Nous ne nous occupions alors que de nos querelles, de notre intérêt particulier, peu des affaires du monde, & jamais que lorſque nos avantages l'exigeoient. Nous jouiſſions tranquillement des plaiſirs de la vie, ſans en connoître les peines ; les malheurs d'autrui ne nous affectoient pas, car nous n'avions pas de beſoins. — Vous fûtes trop heureux, Meſſieurs. — Hélas ! notre bonheur eſt bien changé ; un grand Prince médita une réforme dans ſes États ; il commença par nous ; il nous renvoya, en nous accordant une ſubſiſtance aſſez honnête, à la vérité, mais elle n'approche pas de l'aiſance que nous avons perdue. — Quel emploi ce grand Prince a-t-il fait de vos biens ? — Il ne faut rien vous cacher, n'eſt-ce pas. — C'eſt ma convention. — Il en diſtribua une partie aux veuves & aux orphelins des défenſeurs de l'État, & de l'autre, il augmenta le ſalaire de ceux qui inſtruiſent le peuple, & le contient dans ſon devoir. Nous déſeſperons qu'il change ces

diſpoſitions en notre faveur ; cet heureux temps eſt perdu pour nous ; il ne nous reſte d'autre eſpoir que de passer avec vous dans le globe lunaire, de nous y rétablir, & d'y jouir d'un bonheur qui nous eſt ravi ſur la terre. — Quelle préſomption, Meſſieurs ! — À coup sûr vous n'y parviendrez pas : quant à la réforme dont vous vous plaignez, jamais ce Prince ne fut plus grand que dans cette occaſion. Où ſont donc vos droits pour prétendre aux bienfaits de la ſociété ? Que faites-vous pour elle ? — Nous faiſons des vœux pour ſa proſpérité. — Eh ! quel eſt le bon citoyen qui n'en faſſe autant chaque jour ? Il réunit à ce devoir celui d'être utile à ſa patrie & à ſa famille : ces titres valent mieux que les vôtres. Allez, Meſſieurs, rougiſſez de votre indolence, & réparez, par une vie active, la molleſſe où vous avez vécus depuis ſi long-tems. Je n'ai ni le temps ni le loiſir de vous écouter davantage. Il ne leur permit pas ſeulement de répliquer, & les congédia de très-mauvaiſe humeur. Il la conſerva juſqu'au lendemain.

CHAPITRE VII. Le Militaire mécontent.

ON lui annonça le Vicomte de Manencour, jeune homme de bonne mine, & d'une naiſſance très-diſtinguée. Je ſuis très-décidé à vous ſuivre, dit-il à Eraſte en le ſaluant. Êtes-vous mécontent du ſervice, M. le Vicomte ? — Sans doute… vous jugerez ſi j'ai tort ?

Je fais mon devoir, j'ai l'eſtime de mes Supérieurs, je me rends régulierement à mon Corps ſuivant les Ordonnances, & j'y reſte le temps preſcrit. Hé bien, Monſieur, malgré cette exactitude, je ne puis obtenir un brevet de Capitaine à la ſuite. — Je conviens que cela n'eſt pas heureux ; combien de temps y a-t-il que vous êtes

au ſervice, Monſieur ? — Six ans. — Six ans : le temps n'eſt pas bien conſidérable. — Je ſollicite depuis deux ans ; il eſt cruel de fatiguer ſans ceſſe le Miniſtre par mes importunités, & de paſſer ma vie dans les Bureaux. — J'en ſuis d'accord ; mais je m'imagine que vous n'êtes pas le ſeul. — Ah ! Monſieur, j'en connois plus de mille. — Sont-ils plus heureux que vous ? — Je ne le crois pas. — De quoi vous plaignez-vous, Monſieur ? À moins d'avoir verſé ſon ſang pour la Patrie, on n'a pas droit de prétendre aux bienfaits anticipés... — Je n'eus jamais occaſion d'agir, Monſieur ; quand elle s'offrira, je ferai mon devoir. — Je n'en doute pas, Monſieur ; mais je crois auſſi qu'alors le Roi récompenſera vos ſervices. Eſperez-vous d'être Maréchal-de-Camp au bout de dix ans ? Il faut mériter les grades, avant de ſe flatter de les obtenir. — Vous ne conſidérez pas que ma naiſſance me donne des droits, que bien d'autres n'ont pas. — Comment, Monſieur, vous vous appuyez ſur un ſi foible avantage ? Vous voudriez-donc que le Miniſtre ſoit injuſte envers ceux qui n'ont pas les mêmes titres ? S'il accordoit des brevets à tous ceux qui, comme vous, font valoir de pareils droits, que deviendroit le ſervice ? Le Corps ſubalterne ne ſeroit compoſé que de Capitaines à la ſuite ; convenez qu'un tel abus eſt impraticable ; qu'il détruiroit entierement la diſcipline militaire. D'ailleurs une dignité, trop généralement accordée, perd bientôt de ſon mérite ; dans peu on ne ſe contenteroit plus d'être Capitaine, ceux-ci brigueroient tout de ſuite les grades ſupérieurs, & bien-tôt les Régimens ne ſeroient compoſés que d'Officiers-Généraux. Je ſoumets mes objections à votre jugement & je ſuis convaincu qu'avec un peu de réflexion, vous les approuverez.

Le Vicomte garda le ſilence, & le Philoſophe continua. J'ignore, Monſieur le Vicomte, les uſages des peuples chez qui je vais ; s'ils ſont paiſibles, qu'y ferez-vous ? Vous ſerez bien plus

mécontent de ce voyage que du Miniſtre : croyez-moi, reſtez ici, continuez de mériter la grace que vous lui demandez, & ſoyez convaincu qu'il récompenſera vos ſervices. Voici une Dame qui me force à vous quitter, vous êtes trop galant pour ne pas lui faire place : Eraſte lui fit une révérence, que le Vicomte lui rendit aſſez froidement.

CHAPITRE VIII. La Demoiſelle de l'Opéra.

Ah ! ah ! c'eſt vous, Sophie ; quel deſſein vous amene chez moi ? J'ignore ſi l'on danſe dans la Lune. — Mon projet n'eſt pas d'y danſer ; j'ai ma foi bien autre choſe qui m'occupe. Ne faut-il pas que je vous raconte mon hiſtoire ? — Sans doute, c'eſt ma convention ; — je vous réponds que vous ſerez content de la mienne, elle eſt fort drôle.

Je ne vous parle pas de mon origine, elle ſe perd dans la nuit du temps, comme celle des Grands Seigneurs. Commençons par mon entrée dans le monde. Cela ne fut pas bien brillant. À douze ans je fus livrée à ma propre conduite, j'en profitai comme toutes les filles de mon caractere. Je paſſai bien des mauvais quarts-d'heure, plus de miſere que de bon temps.

Je logeai dans une maiſon où demeuroit une Chanteuſe des Chœurs ; nous fîmes bientôt connoiſſance enſemble ; elle m'engagea à l'accompagner à l'Opéra, où je lui ſervis de femme-de-chambre. Une des grandes élégantes me remarqua, ma figure ſans doute lui plut, elle me fit venir chez elle, me fit quitter ma bonne amie, & m'accorda la plus grande protection. Je gagnai bien-tôt ſon eſtime, elle m'admit à toutes ſes parties, où dans la

fuite je fus plus diſtinguée que ma bienfaitrice. La jalouſie nous brouilla, je la quittai & m'établit pour mon compte. Je ne manquai pas d'avoir pluſieurs amis... — Fort bien ; je vois que vous fîtes des progrès... Ne m'interromps pas, le reſte de mon hiſtoire te divertira.

Après avoir éprouvé quelques viciſſitudes attachées à mon état, j'eus le bonheur de plaire à un riche Financier. Dès ce moment tout changea de face. Il commença par me faire recevoir à l'Opéra. Il me donna des meubles, des bijoux, mais je n'avois point de carroſſe. — C'eſt un point néceſſaire pour une fille de votre état, elle ne peut décemment s'en paſſer. — Tu es un homme adorable, je vois que tu nous connois ; enfin je l'obtins bien-tôt. La tendreſſe de mon Amant redoubla chaque jour. J'en profitai en femme d'eſprit. Il avoit la manie de ſe faire paſſer pour homme de qualité : cette découverte me fut d'un grand ſecours. Quand je voulois le mettre à contribution, je citois quelques traits de généroſité de Monſieur le Duc un tel ou un tel ſes alliés : auſſitôt mon orgueilleux Financier ne voulut pas être en reſte, il me prodigua ſes libéralités, & finit par ſe ruiner, pour reſſembler aux grands Seigneurs ſes parens.

— N'as-tu pas profité des débris de ſa fortune ? — Certainement : — Tu dois être fort riche ? — Je n'ai pas le ſol ; à meſure qu'on me donne je dépenſe. Le moyen de faire autrement ; quand on a un nom dans le monde, il faut le ſoutenir. — À merveille ; mais votre Financier fut-il bientôt remplacé ? — Cela ne fut pas long ; l'immenſe fortune du Duc de Beauchâteau ne m'échappa point. Il rafola bien-tôt de moi, ſans une mal-adreſſe de ma femme-de-chambre, je lui aurois fait voir du chemin à ſon tour.

Un jour, croyant le Duc à la campagne, je ſoupai avec un jeune homme, qui, à beaucoup près, n'étoit pas un grand Seigneur, mais qui avoit plus de mérite à mes yeux. Il paſſa la nuit chez moi. Arrive Beauchâteau ; ma ſotte ſuivante lui refuſe gauchement l'entrée de ma chambre. Il s'emporte, la menace, & finit par lui donner quelques louis pour la faire cauſer. Elle ne réſiſta pas à un argument auſſi éloquent, & lui découvrit toute l'intrigue. Il entre, & me dit ironiquement : « Que dans la ſuite il ſe garderoit bien de troubler mes plaiſirs avec cet illuſtre rival ».

J'ignorois que cette fille avoit des prétentions ſur ce jeune homme ; mais depuis, ils ſe ſont mariés & m'ont quittés fort maladroitement.

Les circonſtances de cette rupture étoient humiliantes, elles firent du bruit dans le monde, & ſur-tout parmi nos Dames de l'Opéra. Je n'oſois plus me montrer au foyer, tous les agréables m'y firent des plaiſanteries ſanglantes. — Les hommes ſont bien injuſtes, lui dit Eraſte en ſouriant : — n'en parlez pas, ils ſont tous des roués.

Quoique je n'eus plus d'Amant, je continuois cependant toujours les mêmes dépenſes, dans l'eſpoir qu'en ſoutenant l'éclat de ma réputation, je trouverois quelqu'un qui s'attachât à moi. Je fis des dettes, & bien-tôt il ne reſta de ma fortune paſſée, que mon mobilier. — Avec ton adreſſe, tu trouvas ſans doute quelqu'un qui les payât. — Tu te trompes, juſqu'à préſent je n'ai trouvé perſonne qui veuille s'en charger ; ſans la guerre j'y parviendrois bien-tôt, je réſerverois cette bonne aubaine à quelqu'Anglois bien riche, qui ſeroit trop heureux de plaire à une fille comme moi. — Mais cette reſſource te manquant, que feras-tu ſi tes créanciers ne ſont pas tranquilles ? — Cela ne m'inquiétes pas : il en eſt tant d'autres

qui vivent à leurs dépens, auxquels on ne dit rien ; ne puis-je pas me flatter d'avoir le même bonheur. D'ailleurs ils ſeront payés un jour. — Comment ? — N'ai-je pas la reſſource de la Lune ? La nouveauté m'y promet les plus grands ſuccès. Tu verras comme je menerai ces Meſſieurs de là-haut. Laiſſes-moi faire ; je te promets que bien-tôt j'y ſerai très-brillante. — Tu n'en ſeras rien ma chere amie. — Qui te l'a dit ? — Moi : crois-tu que je veuille priver l'Opéra de ſon plus bel ornement ? Que diroient les partiſans des couliſſes ? ils ne me le pardonneroient jamais. D'ailleurs, pour l'honneur de la terre, je ſuis forcé de te refuſer. — Pourquoi cela ? — Si tu allois raconter tes aventures aux habitans de la Lune, quelle opinion auroient-ils de nous, ils croiroient que nous ſommes tous en démence ; tu vois, ma chere Sophie, que cela ne ſe peut, & qu'en conſcience je ne puis jouer un auſſi mauvais tour à notre Globe. — Mais voilà du nouveau ; à ton début je te croyois un homme traitable, mais tu es plus ſcrupuleux qu'un Prélat. Allons, allons, laiſſes ce ton rigide, je t'aimerai bien, je te ſerai fidellement attachée pendant toute la route au moins ; j'aurai bon ſoin de toi, tu verras comme nous nous divertirons. — Je ne puis ma bonne amie : je ſuis forcé d'être inexorable. — Vas, mon ami, tu es un grand imbécile, ne crois-tu pas que les habitans de la Terre t'auront grande obligation, quand tu te ſeras bien ennuyé ? De quoi t'aviſes-tu ? laiſſes-leur le ſoin d'établir leur réputation eux-mêmes, ils ne ſont pas auſſi délicats que toi ; — mais mon cœur, je te le répète, que je ne puis t'admettre dans mon Char, tout s'y oppoſe : — tu ne ſais pas ce que tu refuſes ; tu me regretteras plus d'une fois : ah mon cher Eraſte ! on ne rencontre pas tous les jours des filles comme moi. — Malgré ton éloquence & ce joli minois, je ne puis t'accorder ta demande. — En ce cas, adieu, car je vois que je perds mon temps ; il n'y a rien à faire avec ces

Philoſophes ; ſi tous les hommes étoient auſſi prudens que toi, notre commerce iroit mal.

Elle ſe retira en faiſant de grands éclats de rire, & répéta pluſieurs fois, pour l'honneur de la terre.

Mademoiſelle Sophie, s'écria notre Philoſophe en la voyant ſortir, vous êtes une égrillarde à laquelle quelques mois de correction ne feroit pas de mal.

CHAPITRE IX. Le Joueur ruiné.

N'y ſongeons plus, dit le prudent Eraſte, je vois qu'il faut renoncer à l'eſpoir d'avoir des compagnons. N'étoit-il pas trop difficile ? Si tous les hommes étoient auſſi délicats, ne courreroient-ils pas riſque d'être ſouvent ſeul ? Il ſe décida cependant à faire un autre eſſai. Le lendemain, le premier qui ſe préſenta fut le Comte de Gerzac. Quand on l'annonça Eraſte s'écria : il ſeroit plaiſant que cet homme eût envie de m'accompagner ! Je vois que ma viſite vous ſurprend, lui dit le Comte ; mais quand vous ſaurez les raiſons qui m'amenent ici, vous m'applaudirez.

Vous n'ignorez pas qu'autrefois je jouiſſois d'une grande fortune & d'un nom diſtingué ; n'eſt-il pas étonnant, mon cher Eraſte, que je me ſois conduit comme ceux qui ne poſſedent ni l'un ni l'autre. La maudite paſſion du jeu, eſt la cauſe de ma ruine. Fortune, nom, réputation, tout s'eſt perdu enſemble. — Comment, Monſieur, auriez-vous riſqué tout cela ſur une carte ? — Il faut le croire, car je ne jouis plus d'aucune conſidération dans le monde ; ce n'eſt pas la perte de mon argent que je re-

grette ; ce qui me déſole, eſt de voir que ma fortune enrichit ceux qui l'ont gagnée ; mais que les débris de mes autres avantages n'ont enrichis perſonne. Si j'avois pu en revêtir quelques joueurs de mes amis, ils me les auroient prêtés dans l'occaſion : cet heureux échange nous eût été également favorable ; mais dès qu'il ne peut avoir lieu, n'y ſongeons plus, & occupons-nous de choſes plus intéreſſantes. Savez-vous que j'ai un grand projet de fortune pour vous. — Pour moi, Monſieur le Comte ? — Sans doute ; il eſt même infaillible. Je vous accompagnerai dans la petite planete, nous y établirons une banque de Pharaon, chez l'Empereur de la Lune, nous ſerons de moitié dans les frais & dans les profits. — Mais êtes-vous sûr qu'on joue chez ce Monarque ? — Pourquoi n'y joueroit-on pas ? Les Ordonnances contre le jeu ne ſont pas ſans doute parvenues juſqu'à lui. — N'eſt-il pas probable qu'on ignore dans la Lune l'uſage des cartes ? — Nous l'apprendrons aux habitans. — Vous avez donc le deſſein d'introduire nos vices dans ces régions étrangeres ? Prenez-y garde ; ces nouveautés peuvent nous jouer quelque mauvais tour. — Ne craignez rien ; ſi les habitans de la Lune murmurent, nous les matterons bien-tôt par notre air d'aſſurance. — Je n'approuve pas ce projet : d'ailleurs, le but que je me propoſe dans ce voyage n'eſt pas de m'enrichir, mais celui de m'inſtruire. Si vous n'avez pas d'autre deſſein en m'accompagnant, je vous conſeille de reſter ici, vous êtes dans le centre de vos amis, qui peuvent trouver moyen, malgré la rigidité des loix, de réparer, par leur induſtrie, les pertes dont vous vous plaignez.

Vous ne connoiſſez pas ce que vous refuſez, lui dit le Comte avec un peu d'humeur, vous vous en repentirez, réfléchiſſez-y bien ; & ſi vous vous raviſez, mandez-le moi, je viendrai ſur le champ vous trouver ; nous prendrons nos ſécurités réciproques

que nous paſſerons par-devant Notaire, & moyennant ces précautions, nous éviterons tout ſujet de diſpute. Eraſte fit un ſigne de tête en ſouriant, & le Comte ſe retira en lui répétant qu'il n'auroit jamais une plus belle occaſion de faire fortune.

Eſt-il poſſible, s'écria Eraſte lorſqu'il fut ſeul, que cet homme ne s'apperçoive pas qu'il me propoſe des moyens de fortune qui l'ont ruiné ! Combien les paſſions aveuglent celui qui eſt leur proie. Mais voici Monſieur Spleen. Sa démarche & ſon maintien annoncent l'originalité de ſon caractere attrabilaire.

CHAPITRE X. Le faux Philoſophe.

Des cheveux plats & mal-propres ; un habit noir couvert de tabac d'Eſpagne ; des culottes vertes qui ne ſembloient pas être faites pour les cuiſſes décharnées qu'elles couvroient ; des bas gris, jadis blancs, qui faiſoient la grimace à des jambes auſſi ſeches que celles d'une ſauterelle ; une paire de vieux ſouliers, où la boue de Paris ſe repoſoit depuis ſix mois, ſans qu'aucune main profane eût touché ces marques précieuſes de cyniſme, compoſoient la parure de ce Philoſophe orgueilleux.

Le deſſein de fuir des hommes vicieux vous fait ſans doute entreprendre ce voyage ſingulier, dit Spleen à Eraſte, en lui jettant un regard farouche. — Vous vous trompez, lui répondit le Philoſophe du Char volant, c'eſt pour mieux les connoître que je l'entreprends. — Que me dites-vous ? Vous êtes donc bien content de ces êtres mépriſables. — Sans doute ; ils ne m'ont jamais fait de mal. — Hé quoi ? oubliez-vous qu'ils ne vous ont pas plus épargné que moi. Combien de fois n'avons-nous pas été en butte à

leurs critiques, & à toute la malice qu'inſpire l'envie. — Qu'est-ce que cela me fait, je leur permet de s'amuſer à mes dépens. Si la critique eſt juſte, elle m'éclaire & me corrige ; ſi elle n'eſt dictée que par l'envie, je plains ceux qui ſe donnent tant de peines, & m'en divertit. — Mais voilà une philoſophie bien extraordinaire ? — C'eſt la bonne, mon cher Spleen, elle réuſſit mieux que la vôtre. Ne voulez-vous pas que, comme vous, je me chagrine de tout ce que je vois & j'entends ? Pourvu que mon ame ſoit pure, je m'inquiete peu du reſte. J'ai le bonheur d'enviſager toute choſe en couleur de roſe ; les événemens ne m'accablent pas, encore moins l'opinion publique. — Mais encore chacun aime qu'on l'approuve. — Si vous êtes content de vous-même, que vous ne faſſiez du tort à perſonne, que vous ſoyez bon citoyen, ami fidele & honnête-homme, que vous importe le reſte. Les ſuffrages ajoutent-ils quelque choſe à notre bonheur ? — Sans doute ; & pourquoi nous donnerions-nous la peine de corriger les hommes, ſi ce n'étoit pour être applaudi ? — Eſt-ce là votre but ? Mais en partie. — Renoncez à vos prétentions, vous n'y parviendrez jamais. À vous parler franchement, vous ne ferez guères de proſélytes. — Pourquoi cela ? — Vous me forcez à vous le dire : vos préceptes ſont trop ſéveres ; ils effrayent, au lieu d'encourager à ſuivre la vertu. Il faut aux hommes un peu plus d'amenité… — vous voulez que je careſſe, que je flatte les vices favoris. Avant d'avoir cette foibleſſe, je conſens qu'on ne liſe plus mes écrits ; mais je ſuis décidé à paſſer dans d'autres hémiſpheres, dans des régions où la corruption n'a pas encore eu le temps d'altérer les mœurs, où l'homme, dans toute la pureté de l'innocence, porte encore l'empreinte de la nature. C'eſt-là où je parviendrai à réformer ſon cœur. — Vous n'y ſongez pas, mon cher Spleen ; où il y a tant de perfections, il ne faut pas de réforme : croyez-moi, vous êtes deſtiné à déclamer

ici, c'eſt le ſeul endroit où votre morale fera fortune. Ailleurs vous ſeriez confondu dans la foule, mais à Paris, la nouveauté vous aſſure toujours quelque ſuccès, ne fut-ce enfin que celui d'un jour, c'eſt un triomphe pour un homme avide de ſuffrages. Je ne puis vous emmener, mon Char eſt déjà furieuſement chargé. Si dans un ſecond voyage je puis vous être utile, comptez ſur un frere Philoſophe.

Spleen ſe retira d'un air auſſi ſombre qu'il étoit entré, & Eraſte fut très-content d'en être débarraſſé.

Quel préſomptueux ! s'écria-t-il, le manteau de la Philoſophie ſert ſouvent à couvrir la vanité ; bien des hommes ſe laiſſent ſéduire par un extérieur biſarre, l'austérité de Spleen cache un orgueil inſupportable. Le vrai Philoſophe eſt l'ami de l'humanité. Eraſte s'abandonnoit à de pareilles réflexions, lorſque des grands coups de fouet, répétés à pluſieurs repriſes, le tirerent de ſa rêverie.

CHAPITRE XI. L'Anglois curieux.

Une voiture à ſix chevaux de poſte s'arrêta devant ſa porte. Un petit homme pâle, maigre, couvert d'un grand chapeau, ſous lequel ſe perdoit ſa figure, accompagné d'un gros homme fort rouge, s'informoit à tout le monde où demeuroit le Monſieur au Char volant. Quand il apprit qu'il étoit à la porte d'Eraſte, eſt-il temps encore d'avoir des places ? demanda-t-il avec empreſſement à tous les paſſans.

Eraſte le fit prier d'entrer ; il étoit fort poli avec tout le monde, mais ſur-tout avec les étrangers, qui ont beſoin d'encouragement pour ſe préſenter avec confiance. Vous me paroiſſez un homme bien honnête, lui dit Mylord Travel, en le prenant par la main, & un bon compagnione de voyage. Votre avertiſment m'a fait un exceſſivement de plaiſir ; cet voyage dans la Lune eſt beaucoup curieuſe, en verté, il y aura des obſervations infiniment à faire dans cet régione. — Je le crois comme vous, Mylord : on a une idée trop imparfaite de l'Univers ; mon deſſein, en viſitant les Aſtres, eſt de m'inſtruire par les comparaiſons. — C'eſt fort bien réfléchi, M. d'Eraſte, la curioſité annonce toujours beaucoup infiniment de mérite. Je paſſe moi un grand parti de ma vie dans les voyages, uniquement pour m'inſtruire. M. Hilly que vous voyez là, mon ami & fidel compagnione vient avec moi ; j'eſpere, Monſieur, de votre bonté, que vous l'accepterez dans votre Char, il ne vous importuneras pas plus que moi. Quand partez-vous, Monſieur ? — D'abord que j'aurai trouvé, Mylord, quelques perſonnes qui me conviennent. — Comment, M. d'Eraſte, dans un grand Ville autant que Paris, s'eſt-il un choſe difficil ? — Je demande de certaines qualités, qu'on poſſede rarement. — Comment ? quels qualetés ? Si les gens ſont honnêtes, ont-il beſoin d'autres qualetés ? — Vous ne me comprenez pas, Mylord ; ce ne ſont pas celles de la naiſſance, ce ſont celles du caractere. — Ho ! j'entends à préſent ; pardonnez-moi, Monſieur. — Je ne veux ni bavards, ni vicieux, ni gens à prétentions. — Quant à pour mon ami Hilly & moi, nous ſommes fort ſilentieuſe avec notre converſation : permettez-nous ſeulement nos inſtrumens de Mathématiques, d'Aſtronomie, & de ſiffler de tems en tems en réfléchiſſant à nos découvertes, en verté vous ne vous appercevrez pas que vous avez de monde avec vous. Je vous demande la grace, quand nous ſerons arrivés dans le

Globe opaque, de me laiſſer aller à mes courſes ; mon ami Hilly & moi nous irons de notre côté, & vous du vôtre ſans gene, Monſieur, à moins que vous avez beſoin de nous, car nous ſerons en tout occaſion à votre diſpoſitione. Ces conditions ſont-ils de votre convenance, Monſieur ? — On ne peut pas davantage, Mylord. — Allons, j'en ſuis en verté bien aiſe. J'ai pendant tout ma vie médité quelque choſe de ſingulier. Depuis dix ans que j'ai parcouru l'Europe, pour chercher quelque choſe d'extraordinaire, j'ai trouvé des hommes à peu-près les uns comme les autres, des mœurs dont par-tout la reſſemblance eſt parallele ; mais ceci fournira beaucoup des choſes nouvelles ; & de plus encore, je ſerai bien aiſe de faire un confrontation, ſi les traités qu'on a fait ſur la formation de cet planet ſont juſtes, & ſi les taches noires qu'on découvre dans la Lune, ſont véretablement des mers, lacs, ou autres particularités inconnues par les Aſtronomes. En verté, M. d'Eraſte, il y a beaucoup à recueillir de tout cela, je ſuis tout-à fait en perſuaſione, que bien de mes compatriotes vont s'offrir pour aller avec vous. Notre nation eſt fort curieux, il aime à voyager, les circonſtances de tems ajoûtera beaucoup infiniment à cet curioſité. — Ah Mylord ! ſi ce goût alloit prendre en Angleterre, toute la nation voudroit quitter la terre : une telle émigration feroit un trou dans la Lune, que le temps ne combleroit jamais. — Vous avez beaucoup raiſone, Monſieur ; mais puiſque vous êtes ſi bon d'accepter M. Hilly & moi, puis-je être aſſez hardi pour vous demander un autre petit faveur. — Ordonnez, Mylord. — C'eſt que pendant notre route, nous paſſions du côté de l'Amérique pour jetter, chemin faiſant, un petite coup d'œil ſur la théatre de nos malheurs. — J'y conſens volontiers. — À préſent que je me retire dans mon hôtel garnie, faites-moi l'honneur, M. d'Eraſte, de venir dîner avec moi, nous ferons plus de connoiſſance enſemble

à table, & quand nous aurons bus quelques verres de vin, nous ſerons de plus grandes amis ; c'eſt la mode d'Angleterre, M. d'Eraſte, ne me refuſez pas. Eraſte accepta une invitation où le cœur avoit plus de part que la politeſſe.

CHAPITRE XII. Le Scrupule.

La foule diminuoit, l'anti-chambre d'Eraſte devint déſerte, ſoit que l'enthouſiaſme de la nouveauté fût déjà paſſé, ou que la délicateſſe du Philoſophe rebutât tout le monde, perſonne ne s'offroit plus pour l'accompagner. D'ailleurs, on ſait qu'à Paris tout eſt calculé pour le moment : les têtes y ſont plus propres pour la planete de Mercure, que pour celles de la Lune, de Jupiter ou de Saturne. Ces dernieres ſont trop froides pour tant de vivacité.

Il ſe décidoit enfin de partir avec ſes deux Anglois, lorſqu'on lui annonça la Vicomteſſe de Valmont. Faites écarter tout le monde, lui dit-elle en entrant, j'ai un ſecret à vous communiquer. — Vous pouvez parler, Madame, perſonne ne vous écouteras. Après avoir regardé de tous côtés avec la plus grande inquiétude : — Un ſcrupule m'engage à quitter la terre, Monſieur, lui dit-elle en tremblant. — Un ſcrupule, Madame ! De quel genre eſt-il ? — Hélas ! Monſieur, je n'oſe vous le dire, je crains trop votre blâme. — Vous avez tort, Madame, perſonne n'eſt plus indulgent que moi. — Je ſuis veuve, Monſieur ; j'aime, & n'oſe me livrer au penchant de mon cœur. — Pourquoi, Madame, avez-vous à rougir de votre choix ? — Au contraire, je ne puis que m'en applaudir. Mon Amant réunit aux qualités les plus aimables, la plus belle figure ; mais il eſt Proteſtant. — Hé Madame ! que fait la religion en

amour ? — Une malheureuſe aventure m'oblige de l'épouſer ; mais faites-moi le plaiſir de m'écouter, & vous verrez que mon ſcrupule eſt fondé. Après huit ans de mariage, paſſés dans la plus douce union, je perdis mon mari. Il me laiſſa un fils & une fortune immenſe. Je me retirai à la campagne pour mieux m'y occuper de l'éducation de mon fils. J'y vécus dans la plus grande retraite, & j'y contractai l'uſage d'employer une partie de la matinée à la lecture.

Un jour que je me promenai ſeule dans mon parc, je m'aſſis ſur un banc, vis-à-vis d'une grille, qui donne ſur une route dans le bois du Roi ; j'apperçus un jeune homme qui me regardoit attentivement. Nos yeux ſe rencontrerent, il rougit, me ſalua, & ſe retira.

Pendant huit jours je me rendois au même endroit, & retrouvois toujours mon inconnu. J'appris bien-tôt ſon nom. L'Ambaſſadeur de S... dont il étoit parent, me le préſenta ; je ne puis vous exprimer mon embarras, Monſieur, lorſqu'il entra ; cependant ſon reſpect me raſſura. Après cette premiere viſite, il vint me voir ſouvent, mais obſervoit toujours la plus grande réſerve.

Un jour qu'il dîna chez moi avec quelques perſonnes de Paris, une pluie affreuſe empêcha la compagnie de ſe retirer. On coucha au Château. À ſouper on parla d'orages ; je dis que je les craignois. Pendant la nuit il s'en éleva un affreux, je ſonnai pluſieurs fois ma femme-de-chambre, elle ne vint pas ; la frayeur me fit ſortir du lit. J'ouvre la porte du corridor, & j'y vois... ah ! Monſieur, qu'une femme craintive eſt à plaindre ! — Hé bien, Madame, étoit-ce le moment du ſcrupule ? — Non, Monſieur ; mais il ne fut pas loin : j'y vis le Baron. La converſation du ſouper l'avoit

conduit à ma porte, dans l'intention de m'offrir ſon ſecours pendant l'orage.

Sur ces entrefaites arrive ma femme-de-chambre, mon embarras redouble, me voyant ſeule à cette heure avec un homme, ne pouvoit-elle pas ſoupçonner ma vertu ? Je priai le Baron de paſſer dans ma garde-robe, de s'y cacher juſqu'à ce que Sophie fût retirée. — Cette précaution étoit ſage & prudente : — elle eut des ſuites bien funeſtes.

Quand je fus ſeule, le Baron ſe jetta à mes pieds, & m'avoua une paſſion qu'il cachoit depuis long-temps ; il étoit tendre & preſſant, je l'aimois, je ne pus cacher mon trouble, il en profita, & je devins... — Je vous entends, Madame : voilà le ſcrupule. — Non, Monſieur, vous n'y êtes pas encore.

Le premier pas franchi, bien d'autres le ſuivent, comme vous le ſavez ; notre commerce ſe conduiſit cependant avec le plus grand myſtere ; j'avois trop d'intérêt à cacher une foibleſſe que la différence de religion rendoit moins excuſable. — Je ne crois pas que l'Amour s'en effaroucha. Mais je vous interromps, Madame.

— Mon fils devint malade ; ſon gouverneur, alarmé de ſon état, m'envoya pendant la nuit Sophie, pour m'en avertir. Je n'avois pas pris la précaution de mettre le verrouil : elle entre, & me trouve... endormie... dans les bras... du Baron. — Ah ! Madame, n'est-ce pas ce qui vous tourmente ? — Non, Monſieur : je réparai bien-tôt le tort que je fis à ma vertu. Je dis froidement à ma femme-de-chambre : « Puiſque le haſard vous a découvert un ſecret, que j'ai des raiſons à ne pas rendre encore public, je vous ordonne le ſilence ſur mon hymen avec Monſieur ».

Après cet aveu que la honte m'arracha, l'honneur exigeoit que j'épouſaſſe mon Amant. Rien ne s'oppoſoit à cette alliance, que ſa religion. Je lui propoſai d'embraſſer la mienne, il me refuſa ; j'inſiſtai, mis tout en uſage pour l'y déterminer, il fut inébranlable ; il m'allégua, pour colorer ſes refus, qu'il ne vouloit pas encourir le reproche d'avoir ſacrifié ſes principes à l'amour & à l'intérêt. — Ce Baron eſt un honnête-homme, Madame ; vous avez tort de ne pas l'épouſer. — Le puis-je, Monſieur ? ma conſcience s'y oppoſe. — Mais à préſent eſt-elle plus à l'abri des remords ? — Sans doute. — Une fauſſe délicateſſe vous aveugle ; eſt-ce le moment de l'avoir ? Croyez-moi, mariez-vous, & n'ayez plus de ſcrupule. — Ne vaudroit-il pas mieux vous accompagner dans la Lune, y éviter, par une fuite volontaire, le piége que me tend l'Amour. — Vous pourriez trouver dans ces régions d'autres ſujets de ſcrupule ; ne vous y fiez pas, Madame ; croyez-moi, ſuivez mes conſeils, vous vous en trouverez bien.

La Vicomteſſe, aiſément convaincue que ce parti lui convenoit mieux que celui de quitter la terre, accorda peu de temps après ſa main au Baron, ſans plus s'occuper de ſes ſcrupules. Elle trouva dans cette union le bonheur & le repos.

Voilà les femmes, dit Eraſte lorſqu'il fut ſeul ! Elles ſont indéfiniſſables : leurs délicateſſes feroient dérider le front au Stoïcien le plus auſtere. La Vicomteſſe ne voit pas ſon ridicule ; étoit-ce le moment d'être ſcrupuleuſe ? Mais chacun a ſa manie. On annonça M. Dryau ; il étoit accompagné d'un petit homme bien poudré & friſé, dont la figure reſſembloit à celle d'une vieille coquette ; c'étoit l'intriguant M. Furret.

CHAPITRE XIII. L'Ex-Fermier général.

Sans doute, votre deſein n'eſt pas de me ſuivre, leur dit Eraſte en riant ; j'attribue votre viſite à la curioſité. — Vous avez tort, lui répondit Dryau, j'ai de grands projets de fortune, moi ; vous n'ignorez pas que je ſuis ruiné ? Il faut bien que je trouve un moyen de me refaire. — Eſt-ce dans l'autre planete que vous allez le chercher ? — Sans doute : voici mon projet. J'appris l'autre jour, chez un homme d'eſprit, qu'il exiſte un certain ſel attique, dont je n'ai nulle connoiſſance ; il s'expliqua aſſez vaguement : je ne voulus pas trop le queſtionner, de crainte qu'il ne devinât mon deſſein. Je m'adreſſai à Furret, qui eſt au fait de tous les ſels ; il m'aſſura qu'on en trouvoit en abondance dans la Lune. Auſſi-tôt je conçus le projet de vous accompagner & d'établir, moyennant des voitures volantes, un commerce entre notre Globe & l'autre. Mais avant de parler de mon deſſein, je veux obtenir du Gouvernement un privilége excluſif de vente pendant trente ans. Que dites-vous de ce projet-là ? Ai-je de l'imagination, moi ? Ne ferai-je pas bien enrager mes confreres ? Ils créveront de dépit en me voyant de nouveau ſur le pinacle. C'est une fortune sûre, mon ami ; tout Paris donnera dans la nouveauté : les cuiſiniers l'employeront de préférence ; car on m'a dit qu'il ſale bien, qu'il aide ſingulierement à la digeſtion, & qu'il donne un certain relief aux mets, que les ſels communs n'ont pas. — N'avez-vous pas d'autres reſſources, M. Dryau ? — Parbleu celles-ci me ſuffiſent, je crois ? — Cette entrepriſe ne vous réuſſira pas : M. Furret vous a mal inſtruit. Ce ſel n'eſt pas plus calculé pour réparer votre fortune, qu'il l'eſt pour l'uſage du Public. Abandonnez ce projet, M. Dryau, le voyage dans la Lune ne peut vous être d'aucun ſecours. M. Furret a d'autres moyens pour vous tirer d'affaire ; que ne vous met-il

au fait de ceux dont il a fait uſage auprès du Comte Jeannot, d'odieuſe mémoire ? Les conſeils qu'il a donnés à cet important perſonnage, lui ont trop bien réuſſis, pour qu'il les ait déja oubliés. Cependant, s'ils ne vous convenoient pas, il vous reſte d'autres reſſources ; vous n'êtes pas brouillé avec les Architectes ? — Non vraiment. — Hé bien, continuez à leur fournir de l'emploi ; vous avez déja ſi bien réuſſi dans cette entrepriſe, qu'avec le temps vous finirez par y faire des merveilles.

Dryau, fruſtré de ſes grandes eſpérances, s'emporta violemment contre Furret ; celui-ci s'excuſa ſur ce que les grandes affaires de la Ferme l'avoient empêché de s'inſtruire de la vertu du ſel en queſtion ; mais il lui promit ſon ſecours en d'autres occaſions très-lucratives, & ils ſe retirerent fort ſatisfaits l'un de l'autre.

Au moment où Eraſte s'apprêtoit à aller chez Mylord lui annoncer le départ pour le lendemain, il fut arrêté par le Chevalier de Velville.

CHAPITRE XIV. La Loterie.

Vous me paroiſſez bien triſte, lui dit le Philoſophe aimable ; qu'avez-vous mon pauvre Chevalier ? — Hélas ! repliqua-t-il en ſoupirant, la Loterie m'a ruiné ; j'étois un grand fou de troquer un bonheur réel contre une fortune imaginaire ! Je paſſois tranquillement mes jours à la campagne ; j'y jouiſſois d'un état aiſé ; un voiſin, grand partiſan de la Loterie, m'entretenoit ſouvent des prodigieux. avantages qu'il en tiroit. Amorcé par un appas auſſi attrayant, je donnai dans le panneau ; de petits ſuccès m'encoura-

gerent & accélérerent ma ruine. Nous nous flattâmes que la fortune nous ſeroit toujours favorable, mais nous éprouvâmes bientôt ſes caprices. Après avoir perdu notre argent, nous fûmes encore aſſez ſimples de nous bercer de l'eſpoir de le ratraper. Nous paſsâmes ſouvent des journées entieres à former des projets imaginaires de fortune, & lors même qu'à peine nous ne poſſédions plus le ſol, nous nous figurâmes encore en imagination, d'être bien-tôt les particuliers les plus opulens du Royaume ; enfin, mon cher Eraſte, l'illuſion ceſſa avec la perte entiere de notre bien.

L'avarice aveugle ſouvent le plus ſage, repliqua gravement Eraſte : en courant après le quint, vous vous êtes réduit à l'extrait. Mon cher ; eſt-il poſſible qu'avec du bon ſens on faſſe de telles ſottiſes ? Mais vous n'êtes pas l'unique qui ſe ſoit laiſſé ſéduire par l'appas du gain ; moi-même, mon cher Chevalier, malgré ma philoſophie, je n'ai pu m'en garantir. Votre deſſein fans doute eſt d'avoir une place dans mon Char, après l'aveu que je vous fais, j'aurois mauvaiſe grace de vous la refuſer, nous partirons demain de grand matin ; gardez-moi le ſecret, la curioſité nous attireroit trop de ſpectateurs.

Ils s'embraſſerent, le Chevalier ſatisfait d'avoir ſi bien réuſſi, & le Philoſophe non moins content d'avoir trouvé un autre compagnon qui lui convînt.

Lorſqu'Eraſte fut prêt à ſortir, une Dame, dont le début annonça de la ſingularité, le pria de l'écouter. Il étoit trop poli pour refuſer ſa demande.

CHAPITRE XV. Le fatal ſoufflet.

Je viens vous faire l'aveu de toutes mes fautes, lui dit-elle en le ſaluant. Un ſoufflet a cauſé mes infortunes ; ſi vous êtes né ſenſible, mon malheur vous touchera. — Soyez convaincue, Madame, que j'y prendrai le plus vif intérêt.

— L'amour forma le lien qui m'unit au Vicomte de Villemant. Un voyage à Paris changea ſes ſentimens pour moi. Sage, par principes, je n'imitai pas l'exemple qu'il me donna, quoique j'en eus ſouvent l'occaſion.

Bientôt fatigué des plaiſirs de cette Ville ſéduiſante, ſon inconſtance naturelle lui fit chercher d'autres objets de diſtraction. Nous partîmes pour l'Italie. Pendant la route, il ſembloit m'avoir rendu toute ſa tendreſſe ; mais ce bonheur finit bientôt.

Rome fut l'époque de mon malheur. J'étois fort liée avec la Ducheſſe de... Mon mari en devint amoureux ; ſoit délicateſſe pour moi, ou que ſes ſoins lui déplurent, la Ducheſſe refuſa ſes hommages, & ſes rigueurs cauſerent mon infortune. Il me fit un jour les plus vifs reproches, attribuant ſon peu de ſuccès auprès de mon amie, à mes conſeils jaloux ; il s'emporta tellement, que dans l'excès de ſa colere, oubliant toute décence, il me donna un ſoufflet. Je m'en plaignis à ma femme-de-chambre, en qui j'avois la plus grande confiance, & j'eus la foibleſſe de ſuivre ſes conſeils pernicieux.

Peu de temps après mon arrivée à Rome, un jeune Anglois s'éprit vivement de moi ; chaque jour ſa paſſion ſembloit s'accroître, mais juſqu'alors ſes ſoins n'étoient payés d'aucun retour. L'emportement de mon mari lui devint favorable. Je me livrois

avec plaiſir, mais avec le plus grand myſtere, à la vengeance. J'en fus cruellement punie dans la ſuite. Notre commerce ne tarda pas de menacer une cataſtrophe embarraſſante pour tous les deux.

Depuis ce malheureux ſoufflet, toute intimité ceſſa entre mon mari & moi : l'état où j'étois m'inquiéta ; je pris cependant ſi bien mes précautions, que je parvins à le lui cacher, juſqu'à mon retour à Paris.

Ànotre arrivée dans cette capitale, le Vicomte fit fermer ſa porte à M. A..... ſoit qu'il s'étoit apperçu de ma ſituation, ou qu'il eût deviné mon penchant pour cet homme dangereux, il me défendit expreſſément de le voir.

Les obſtacles irritent les deſirs. Mon Amant mit tout en uſage pour obtenir un rendez-vous. D'accord avec ma femme-de-chambre, nous convînmes que je me déguiſerois en homme, & que je ſortirois dès que mes gens ſeroient couchés.

Le temps cache ſes ailes aux Amans fortunés. Nous reſtâmes plus tard que j'en étois convenue, ma femme-de-chambre devoit m'ouvrir la porte, elle s'étoit endormie ; le bruit que je fis pour la réveiller, fut entendu du Portier ; il ſe leva, & je n'eus que le temps en fuyant d'éviter une découverte fatale. Mais cette fuite, hélas ! me fut tout-à-fait funeſte : elle me ferma l'entrée de ma maiſon, m'arracha de mon époux, & me livra entierement au pouvoir de mon Amant.

N'ayant pas un inſtant à perdre, nous partîmes enſemble pour la H... où il me confia aux ſoins de ſon ami l'Ambaffadeur d'... Pendant quelque temps M. A... redoubla de tendreſſe, l'ivreſſe de ma paſſion m'aveugla ſur l'horreur de ma ſituation ; je mis enfin

au monde un fils, gage précieux d'un amour malheureux & le fruit de l'inconſéquence de ſa pauvre mere.

Peu de temps après mes couches, M. A... prétexta des affaires, & me quitta. Notre ſéparation fut tendre & douloureuſe, il me promit de revenir ſous peu de jours ; mais je ne tardai pas à m'appercevoir dans ſes lettres, que ſes ſentimens pour moi étoient changés. Elles n'avoient plus ce ſtyle tendre & naturel qui peint ſi bien les fentimens de l'ame, Ses expreſſions étoient étudiées ; & s'il m'y prodiguoit quelques paroles conſolantes, elles étoient plutôt dictées par la galanterie que par l'amour. J'en reçus une enfin, qui m'arracha le fatal bandeau. La voici, Monſieur, je la conſerve comme un monument authentique de la perfidie des hommes.

Lettre de M. A... à la Vicomtesse de Villemant.

« Dans votre ſituation, Madame, le meilleur conſeil que puiſſe vous donner un ami, eſt de remettre votre fils aux ſoins de l'Ambaſſadeur d'... je réponds de ſon amitié pour lui. Quant à vous, Madame, il n'eſt d'autre parti à ſuivre, que celui de vous rendre dans le ſein de votre famille. Il eſt de leur intérêt de vous bien recevoir, & de ne rien épargner auprès de votre mari, pour vous raccommoder enſemble. J'oſe vous répondre d'avance du ſuccès de cette démarche. Je ſuis fâché que les circonſtances ne permettent pas de venir moi-même vous en prier, & vous faire goûter un avis dicté par la prudence. Soyez néanmoins bien convaincue que je n'oublierai jamais le bonheur que j'eus de vous intéreſſer en ma faveur ».

Après la lecture de cette funeſte lettre, je perdis connoiſſance, & ne la reprit que pour mieux ſentir tout mon malheur. Dans ce

cruel moment je vis toute l'horreur de ma ſituation ; j'avois perdu, nom, famille, fortune, réputation, tout s'étoit évanouit au même inſtant, & le perfide vouloit encore m'en laiſſer l'illuſion.

L'Ambaſſadeur me demanda quel parti j'étois décidée à ſuivre. Je lui répondis avec fermeté, que je préférois la mort plutôt que de conſentir à retourner dans une famille que j'avois ſi griévement offenſée. Il n'inſiſta pas, il parut affecté de mes malheurs, m'offrit ſes ſervices, & ne s'eſt jamais démenti dans ſon amitié pour moi. Cependant, au bout de quelque temps, ma ſituation ſembloit vouloir reprendre une autre face. Ah ! Monſieur, que l'amour eſt facile à nous égarer ! Après des preuves auſſi convaincantes d'inconſtance, j'eus la foibleſſe de me confier de nouveau à l'homme qui m'avoit déjà trompé.

Il parvint, à force de repentir, de m'engager à me rendre à S. O... Il m'écrivit qu'il y arriveroit à un jour fixé, qu'il mourroit d'impatience d'obtenir ſon pardon, & d'effacer à force de tendreſſe les chagrins qu'il m'avoit occaſionnés involontairement. Je partis le cœur plein de deſirs de revoir l'auteur de toutes mes peines ; je jouiſſois d'avance du plaiſir que j'aurai de le voir careſſer mon fils ; enfin je décomptai toutes les minutes qui m'approchoient de lui. J'arrive & ne trouve qu'une lettre. Ma ſurpriſe fut égale à la douleur que me donna ce contre-temps ; cependant l'eſpoir qu'il me laiſſa de le voir à B... ſoutint de nouveau mon courage.

Après m'être repoſée quelques inſtans, je pris la route de cette Ville. Je n'y fus pas plus heureuſe qu'à S. O... chaque jour ſe paſſa, & il n'arrivoit point. Mes reſſources s'épuiſoient, & je me vis au moment d'être livrée à toute l'horreur de l'indigence dans un pays où je ne connoiſſois perſonne. Un jour aſſiſe triſtement au

coin du feu, à réfléchir à mon cruel ſort, on m'annonça Miladi B... femme auſſi décriée par ſes mœurs, que par l'inconſéquence de ſon caractere.

Elle me dit en entrant qu'elle étoit chargée d'une commiſſion de la part de M. A... Je pâlis, & n'eus pas la force de lui répondre. « Je viens, continua-t-elle, vous annoncer ſon hymen avec une Demoiſelle fort riche. Il eſt impoſſible, d'après cela, qu'il ſe rende ici ; mais il eſt homme à procédés : vous n'avez pas voulu ſuivre les conſeils qu'il vous a donnez, il ne veut pas vous y contraindre par la néceſſité. Voici, Madame, un contrat de rente de cent louis, qu'il m'a prié de vous remettre ; il ajoute à ce bienfait votre portrait, qui dans la ſuite pourra ſervir à votre fils ». Je pris le portrait & le parchemin, & lui répliquai fierement : « Donnez, Madame, ce portrait ſervira un jour de titre à mon malheureux fils, pour rappeller à ſon pere ſa noire perfidie envers ſa mere. Quant au contrat, Madame, allez lui dire l'eſtime que j'en fais ». Je le déchirai en mille pieces. « N'oubliez pas d'y ajouter, lui dis-je, que je mépriſe également le bienfait, le bienfaiteur, & celle qui ſe charge d'une pareille commiſſion. Retirez-vous, Madame, je ne vous réponds pas des ſuites de mon indignation ». Elle ſortit bien vîte, & me laiſſa en proie au plus violent déſeſpoir. Sans la préſence de mon enfant, je m'arrachois à ma triſte exiſtence. Quand je fus plus calme, j'écrivis à l'Ambaſſadeur, il m'envoya des ſecours, me plaignit, & me conſeilla de vivre à la campagne.

Sans mes remords, j'y aurois paſſé des jours aſſez tranquilles. Mais l'image de mes torts avec mon mari me pourſuivoit partout. Il étoit naturellement bon, mais inconſéquent & capricieux.

Les ſentimens qu'il avoit eus autrefois pour moi, réveillerent ma confiance. Je me décidai à lui écrire, & lui fis un aveu ſincere

de ma faute. Il eut la générosité de me la pardonner ; il fit plus, Monſieur, il m'engagea à paſſer quelque temps au Couvent, me promettant de me recevoir chez lui, d'abord que ma ſoumiſſion lui auroit prouvé la ſincérité de mon repentir.

La tendreſſe maternelle s'oppoſa à des offres ſi généreuſes ; je lui mandai que je n'avois pas la force de me ſéparer de mon fils : il attribua ſans doute mon refus à une cauſe moins reſpectable, il ne répondit plus à mes lettres, & je reſtai deux ans ſans en apprendre aucune nouvelle. Ce ne fut que celle qui m'annonça ſa mort, qui me tira de l'incertitude où je vivois ſur ſon ſort. Il m'avoit légué une fortune aſſez conſidérable : ce dernier trait acheva de me confondre ; ce fut alors que ma faute s'offrit à mes yeux dans toute ſa force, jamais je ne me ſentis plus coupable, j'aurois ſacrifié la moitié de mes jours pour racheter les ſiens, me jetter à ſes pieds, & y expier mon offenſe à force de regrets.

Mes larmes vous prouvent aſſez mon repentir... — Votre douleur eſt inutile, Madame... — Ah ! Monſieur, mes remords l'ont aſſez vengé... Si j'avois eu la conſolation de le voir un moment avant ſa mort... mais cet eſpoir m'eſt ravi pour jamais... Eraſte s'efforça de conſoler la Vicomteſſe, dont les ſanglots lui étoufferent la voix. Inſenſiblement elle ſe calma. — J'appris, continua-t-elle, dans ce même temps que le perfide auteur de toutes mes peines n'étoit pas marié, & que d'accord avec Lady B... ils avoient inventés ce prétexte pour colorer ſon inconſtance. Je fus inſenſible à ce dernier trait, la plaie de mon cœur étoit tout-à-fait guérie. Je ne puis vivre heureuſe ſur la terre, votre avertiſſement m'a conduit à Paris, puis-je eſpérer que vous me trouverez digne de vous accompagner ? Accordez-moi un aſyle, dérobez-moi à mes regrets ; en changeant de planete, j'oublierai peut-être l'ex-

cès de mes erreurs ; j'y jouirai peut-être d'un repos qui m'eſt refuſé ici. — Ne doutez pas, Madame, que je me charge de vous avec le plus grand plaiſir, lui répondit Eraſte en eſſuyant ſes larmes ; ſi jamais je puis m'applaudir de mon invention, c'eſt dans ce moment, Madame, puiſqu'il me procure le bonheur de vous être utile. Nous partirons demain à la pointe du jour, le rendez-vous eſt chez moi ; notre petite ſociété n'eſt compoſée que de perſonnes raiſonnables, je crois que nous nous conviendrons. — M'eſt-il permis de vous demander une autre grace, lui dit la Vicomteſſe en héſitant ? — Ordonnez, Madame. — Ne me ſéparez pas de mon fils ; accordez-moi... — Tout ce que vous voulez ; mon cœur partage trop vivement vos malheurs, pour ne pas voler au-devant de tout ce qui peut vous plaire. Il baiſa reſpectueuſement la main de la Vicomteſſe, qui ſe retira, peu de momens après, très-contente du Philoſophe.

CHAPITRE XVI. Le Départ.

Le lendemain elle fut la premiere au rendez-vous ; le Chevalier & les deux Anglois ne tarderent pas à s'y rendre à leur tour ; les deux derniers arriverent ſuivis de pluſieurs hommes portant des caiſſes avec les inſtrumens de Mathématiques. Ils furent plus occupés du ſoin de les voir pla- cer dans le Char, que de la Vicomteſſe, qui étoit encore jeune & belle.

Les ſix voyageurs entrerent enfin dans la Voiture Aërienne. Malgré le ſecret qu'Eraſte avoit gardé ſur ſon départ, tout Paris en fut inſtruit. Une foule de monde de tout âge, de tout état, bordoit les Quais & la terraſſe des Thuilleries ; les uns étoient munis de

paraſols, les autres de tables, de chaiſes, chacun tâcha de ſe garantir de la chûte du Char, ſi par malheur les reſſorts venoient à manquer. La crainte & la curioſité étoient peintes ſur tous les viſages.

Le Char s'élevoit doucement dans l'air, on le ſuivoit d'abord des yeux ; peu-à-peu les lorgnettes ſuccéderent : bientôt les téleſcopes prirent place à leur tour. Les plus curieux, lorſqu'ils eurent peine à le diſtinguer, coururent à Montmartre & à tous les lieux élevés ; l'Académie des Sciences étoit à l'Obſervatoire, & tout Paris finit par être ſur les toits des maiſons. L'on ne parloit pendant deux jours que de l'invention d'Eraſte, les uns l'approuvoient, beaucoup d'autres le blâmoient, les plus raiſonnables attendoient ſon retour avant de rien décider. Les Académiciens formoient déja de nouveaux plans d'inſtructions ſur les découvertes qu'il feroit dans l'autre planete ; mais on finit par l'oublier le troiſieme jour.

Cependant, au bout de quelques ſemaines, un bruit public réveilla le ſouvenir d'Eraſte, de ſon Char & de ſes cinq compagnons. Ce bruit conſterna tout le peuple. Un Aſtrologue prétendoit avoir vu un trou dans la Lune. Une Éclipſe de cet aſtre acheva de répandre par-tout l'effroi. La multitude craignoit déja que la Lune en courroux n'écrasât Paris par ſa chûte, pour punir ſes habitans de leur audace, en permettant un tel voyage.

On voyoit de toute part chacun fuir à la campagne, afin d'éviter le malheur qui menaçoit ; on ſauvoit les effets les plus précieux ; le déſordre étoit auſſi grand que ſi l'ennemi eût été au moment de prendre la Ville d'aſſaut ; on ne ſe reconnoiſſoit plus, on n'eut pas même le temps de faire des chanſons, ni d'épigrammes contre l'Inventeur du Char volant. Le pere oublioit ſon fils,

l'époux ſa femme, les enfans pleuroient, & perſonne ne s'occupa à les appaiſer. Tous les environs de Paris étoient couverts d'habitans de cette grande Ville, dont l'appréhenſion augmenta par les contes qu'ils ſe faiſoient réciproquement.

Cependant le calme ſe rétablit inſenſiblement, tout parut reprendre une autre face ; mais lorſqu'on fut sûr que cet aſtre n'avoit rien changé à ſon cours ordinaire, Paris ſe repeupla. Les femmes en donnerent les premieres l'exemple, & bientôt Eraſte, ſes compagnons, ſon Char, & ſon voyage furent de nouveau oubliés pour Jeannot, la Foire, & Malbrouck.

Nous allons donner une Relation, bien circonſtanciée, des événemens les plus intéreſſans qui arriverent ă Eraſte pendant ſon ſéjour dans la Lune.

Nous engageons le Public de la lire avec attention, ils y trouveront pluſieurs détails auſſi inſtructifs, qu'utiles & amuſans.

Fin de la premiere Partie.

RELATION DU VOYAGE D'ERASTE, Et de ſon ſéjour dans la Lune.

Après quatre ans de ſéjour dans le Globe lunaire, Eraſte arriva ſeul dans ſon Char. Il s'arrêta au bois de Boulogne ; bien-tôt on apprit ſon retour à Paris. Tout le monde ſe propoſa à le voir ; mais craignant une trop grande foule de peuple, on ordonna de garder toutes les avenues du bois, & l'on ne permit à perſonne d'en ap-

procher, avant que Meſſieurs de l'Académie des Sciences ne l'euſſent interrogé.

Ils ne tarderent pas de s'y préſenter ; à mesure qu'ils approchoient, Eraſte fit des grands éclats de rire, & ſe bouchoit le nez.

Surpris d'un début auſſi extraordinaire, le plus diſtingué lui en demanda la raiſon. Éloignez-vous, lui répondit-il, votre odeur m'empoiſonne : laiſſez-moi le temps de me préparer à vous recevoir.

Alors prenant une phiole qui contenoit une liqueur ſpiritieuſe, il s'en arroſa ; bien-tôt le bois, & même tout Paris en fut embaumé ; ces Meſſieurs, n'en pouvant ſoutenir la violence, ſe retirerent ; mais pour l'avantage des ſciences, ils convinrent avec Eraſte, qu'il leur donneroit ſa relation par écrit.

La voici, copiée d'après l'original.

CHAPITRE PREMIER. Voyage dans l'eſpace.

Àpeine fûmes-nous à deux lieues de terre, que l'air devint très-vif. Nous nous apprêtâmes à en ſoutenir la violence en fermant la bouche & reſpirant par le nez. Cet expédient nous réuſſit à ſouhait, & nous franchîmes ſans difficulté notre athmoſphere.

Àmeſure que nous nous élevions dans l'eſpace, l'air ſupérieur y devint tellement ſubtil, qu'il nous embarraſſa ſouvent la reſpiration ; mais un événement aſſez ſingulier nous fut d'un grand ſecours.

Combattus par pluſieurs airs, qu'on nomme vulgairement ſur la terre, vents, ils nous tinrent long-temps en ſuſpens ; cependant il y en vint un plus violent que les autres, qui s'empara des ailes du Char, & qui le pouſſa en ligne directe vers le globe de la Lune. Je compare, Meſſieurs, cet air au vent aliſé. Nous fûmes trois ſemaines avant d'approcher de ce globe ; à meſure que nous fîmes du chemin, nous apperçûmes que cet aſtre perdoit ſa couleur blafarde.

Nous ne tardâmes pas à y diſtinguer, avec le télescope de Mylord, des éminences fort noires : elles paroiſſoient entourer la partie du globe expoſée à notre vue. Bien-tôt nous fûmes convaincus que ces éminences étoient les taches qu'on découvre de la terre dans cette planete. Elles ne s'accordent pas, Meſſieurs, avec l'opinion qu'en ont nos plus fameux Aſtronomes.

Par nos obſervations ſur la Terre, nous n'étions plus qu'à cent mille lieues de la Lune ; l'eſpoir fit renaître le courage.

Nous approchâmes enfin de cet aſtre : notre embarras fut de choiſir un endroit commode pour nous arrêter. Après nous être conſultés ſur le parti le plus prudent, je fus d'opinion de diriger le Char vers une de ces éminences, que nous diſtinguâmes déja à la ſimple vue, & de nous y repoſer, juſqu'à ce que nous fuſſions mieux inſtruits du pays. Nous arrivâmes pendant la nuit au clair de la Terre ; notre globe rend avec uſure aux habitans de la Lune, la lumiere que leur petit aſtre nous prête ſi régulierement.

CHAPITRE II. Sol, Climat, & Habitans.

L'ova, ou ſol de cette planete, eſt une verdure perpétuelle, variée d'une infinité de fleurs inconnues ſur la terre. Leur odeur parfume tout le globe. Un printemps éternel y embellit la nature, où dans cet heureux ſéjour, elle conſerve encore toute ſa pureté.

Les arbres portent des fruits pendant toute l'année, qui ſe ſuccedent à mesure qu'on les cueilles. Ils ſervent de nourriture aux animaux. On ne voit nul veſtige d'océan dans cette heureuſe planete ; il n'y a que des fleuves, des rivieres, des ruiſſeaux, dont généralement les eaux ſont blanches. Ils ſe perdent dans le fleuve Maganna. Les poiſſons y ont une couleur d'or, pourpre, & verd-anglois.

Les animaux ſont différens des nôtres. J'obſervai que leur plus grand nombre a la peau couleur de roſe, marquetés de mouches blanches. On n'y connoît ni reptiles venimeux, ni bêtes féroces. Les oiſeaux ont quatre pattes. Leur plumage eſt bigarré de pluſieurs couleurs, où l'or, l'argent & le bleu-de-roi dominent. Je ne connois pas d'animaux comparables à ceux-ci. Leur ramage reſſemble à l'harmonie la plus parfaite ; notre meilleure muſique pourroit prendre leçon de celle-ci, & pourroit même ſervir de modele au fameux Sacchini.

Nous reſtâmes huit jours au haut de notre rocher noir, Mylord & ſon ami deſcendirent les premiers dans la plaine, pour y cueillir du fruit & des fleurs, car nos proviſions étoient épuiſées ; & depuis deux jours nous ne ſubſiſtions plus que de fruit qui nous parut ſavoureux. Un matin nos deux Anglois, approchant d'un fleuve, c'étoit celui de Maganna ; ils s'y déſaltérerent. Quelle fut leur ſurpriſe de ſe ſentir auſſi-tôt nourris : ils nous firent part de

cette heureuſe découverte, nous en profitâmes ſur le champ, & dès ce moment nous n'eûmes plus d'autre nourriture. Le cuiſinier le plus recherché ne peut offrir au palais une délicateſſe pareille à celle qu'on goûte dans cette eau merveilleuſe. C'eſt un bienfait auſſi ſingulier qu'économe.

Juſqu'alors nous n'avions pas encore apperçus d'habitans. Nous nous enhardîmes à pénétrer dans l'intérieur du pays. Je dirigeai le vol du Char aſſez près de la ſurface du globe, pour mieux l'obſerver.

Après une demi-journée de marche, que nous parcourûmes avec le Char en peu de minutes, nous apperçûmes pluſieurs habitations en forme de berceaux ; ils étoient compoſés d'arbres fruitiers & ornés de guirlandes de fleurs. Nous ne tardâmes pas à en voir ſortir des habitans. En nous appercevant, ils s'écrierent à différentes repriſes : Fala, fala ; oura moura.

Le Char deſcendit doucement parmi eux, & bientôt nous nous trouvâmes entourés d'une foule d'hommes & de femmes qui ſe bouchoient le nez & qui nous préſentoient le pied droit.

Cette réception, quoiqu'humiliante, ne nous effraya pas. Ils nous examinerent avec attention, ſans néanmoins nous donner des marques d'une grande ſurpriſe. Ils nous accueillirent très-bien, & après quelques démonſtrations aſſez vives, ils ſe boucherent de nouveau le nez avec des aromates, nous dépouillerent de nos habits, & nous plongerent dans une riviere voiſine de leur habitation. Ils recommencerent cette cérémonie pluſieurs fois, ſe débouchant le nez à chaque repriſe, & ne la finirent que lorſqu'ils n'eurent plus beſoin de leurs aromates. Nous sûmes depuis que notre odeur avoit occaſionnée une ſcene auſſi ſinguliere, & que

tant que nous ne leur avions pas parus ſuffiſamment épurés, ils avoient continués à nous replonger dans la riviere. Après notre bain on nous conduiſit dans les berceaux, où l'on nous revêtit de vêtemens pareils aux leurs.

Mais avant de vous en faire le détail, il faut que je vous faſſe celui de leur perſonne.

Les habitans de la Lune ſont d'une taille moyenne, le plus grand n'excédant point cinq pieds. Leur figure angélique annonce la candeur & la bienfaiſance, caractere général de ce peuple. Conſtruit comme nous, les hommes ont au-deſſus du front une petite flamme, qui croit avec l'âge. Ils vivent généralement cinq ſiecles.

Leurs vêtemens ſont compoſés d'une gaze fort déliée : qui cache légerement les belles proportions de leur corps. Ils ont la peau d'un pâle roſe un peu animé, telle que la couleur qu'on nomme ſur la terre, cuiſſe de nymphe émue.

Les femmes ſont belles, elles ont les traits fort délicats, & le tein d'une beauté raviſſante. Elles portent en naiſſant une petite tache blanche au milieu du front, qui croît avec l'âge, & change de couleur lorſqu'elles ont du penchant à manquer à leurs engagemens.

Leurs vêtemens conſiſtent en robes de gaze, ornées de guirlandes. Leur longue chevelure d'un blond cendré, eſt relevée par des feuillages artiſtement travaillés, entremêlés de différentes fleurs.

Leur voix reſſemble à des flutes, dont la douce harmonie pénetre juſqu'à l'ame.

On ne nous fit aucune queſtion juſqu'à ce que nous fûmes en état d'y répondre. Nous ne tardâmes pas d'apprendre la langue qui eſt douce & facile. On ſe ſert du même langage par tout le globe : uſage qui contribue à maintenir cette grande intelligence qui regne parmi tous les peuples de cette planete. Après que nous fûmes inſtruits, on nous conduiſit à la capitale du royaume d'Euromila. Une quantité de berceaux rangés ſymétriquement autour du berceau royal (car ils n'ont pas d'autre demeure), compoſoient cette capitale.

CHAPITRE III. Royaume d'Euromila, & ſes antres magiques.

Pour l'intelligence de ce merveilleux récit, il faut vous expliquer, Meſſieurs, avant d'entrer en de plus grands détails, la forme du gouvernement des différens peuples qui habitent le globe lunaire.

Cette planete ne contient que cinq Royaumes, chacun gouverné par une femme. Elles ſont toutes cinq d'accord dans leurs principes, dans leur adminiſtration, & dans leur but principal de rendre leurs ſujets heureux. Pour y parvenir, elles ſuivent unanimement les mêmes moyens. Cet accord produit une Monarchie univerſelle, où il regne une égalité de condition parfaite.

Pour vous faire mieux comprendre ce gouvernement ſingulier, nous le comparerons à l'homme. La Providence l'a doué de cinq ſens, qui chacun ſéparément a ſa vertu particuliere, mais qui, réunis, compoſent cet enſemble admirable, ce chef d'œuvre de la

nature, qui ſemble en le formant avoir fait ſon dernier effort, pour couronner dignement ſon ouvrage.

La nature indique ici par une flamme au front, pareille à celle des hommes, les femmes qu'elle deſtine à les gouverner. Mais par une vertu plus particuliere, il eſt accordé à cette planete le pouvoir de repréſenter dans des antres magiques, les paſſions, les vices, & les défauts des habitans de la terre. C'eſt auſſi dans ces antres que leur ſont diſtribuées les récompenſes & les punitions, qui, par l'influence de la Lune ſur notre globe, paſſent tout de ſuite ſur la terre. L'exemple de nos folies & de nos malheurs y ſert de code de loix aux peuples lunaires ; il leur ſert auſſi de précepte pour les contenir dans l'amour du devoir, l'horreur du vice, & le goût de la vertu.

On nous préſenta à la Reine Euromila ; cette Princeſſe nous reçut avec la plus grande bonté, & parut parfaitement inſtruite de nos mœurs.

Un jour qu'elle s'entretint familierement avec nous, après avoir beaucoup applaudi l'invention de mon Char, elle nous parla en ces termes :

« Remarquez-vous, nous dit-elle, que les loras foras ſont plus heureux que les ouras mouras. Ici nous ne ſommes pas ſubjugués par les paſſions qui vous tyranniſent. Rien ne trouble la paix de notre ame. Nous jouiſſons tranquillement des faveurs de la nature ſans en abuſer. La gourmandiſe n'abrege pas nos jours. Contens des eaux du fleuve Maganna, nous ne cherchons pas des alimens étrangers. La nature ne nous a pas créés pour dévorer les animaux : une telle nourriture enflamme le ſang, & engage les

hommes à la cruauté. Elle engendre auſſi des maladies dont nous ſommes exempts.

» Nous jouiſſons auſſi d'un autre bienfait. L'excédent de notre nourriture ſe débarraſſe par une tranſpiration douce qui émane imperceptiblement de nos corps. Cette tranſpiration a la vertu particuliere de donner le parfum à vos roſes, celle de nos animaux influe ſur vos autres fleurs. Quelle humiliation, Meſſieurs, pour les partiſans des odeurs » !

La Reine continua : « Vous voyez là bas ces rochers noirs, je vous y conduirai demain. C'eſt dans leurs antres que vous verrez perſonnifiés vos vices, vos vertus, les peines & les récompenſes qu'elles entraînent. Cette chaîne de rochers entoure tout notre globe ; chaque Royaume y a ſa repréſentation particuliere, pour ſervir de leçon à nos peuples ».

Le lendemain elle offrit avec beaucoup de ferveur, mais de ſimplicité, un ſacrifice à l'Être ſuprême. Les peuples de la Lune n'ont d'autre notions de la Divinité, que celles inſpirées par la nature ; ils ne varient jamais dans ces principes. Celles qu'ils ont d'une vie future, reſſemblent à ceux de Pythagore.

Après le ſacrifice nous accompagnâmes Euromila à l'entrée d'une belle prairie ; l'aſpect en étoit riant. Une verdure éclatante, bigarrée d'une infinité de fleurs, nous éblouit par leur éclat ; mais au moment où on les examinoit, ils perdirent beaucoup de leur fraîcheur, leur parfum ſembloit enivrer nos ſens, & l'on ſentoit dans ſon cœur une émotion convulſive.

Àchaque pas que nous faiſions dans cette belle prairie, nous ſentîmes nos pieds s'enfoncer dans un terrein bourbeux & marécageux. À meſure que nous approchions d'une caverne affreuſe,

l'aſpect du lieu qui un moment avant nous parut ſi beau, changea bientôt de face : la verdure, les fleurs, tout diſparut & n'offrit plus à nos yeux qu'un déſert aride, une plage épouvantable. La caverne ſembloit être au milieu d'une mer orageuſe, battue avec violence par les flots en courroux ; on entendit de loin un bruit ſourd & confus, tel que celui d'une populace effrénée, lorſque le fanatiſme ou la ſédition l'excite au meurtre, au pillage, & à toutes les horreurs qu'entraînent le mépris des loix.

Nous exprimâmes notre terreur dans les termes les plus énergiques, & demandâmes à la Reine la permiſſion de nous retirer. Elle nous raſſura, & nous apprit que ce bruit épouvantable étoient les paſſions qui déchirent les cœurs de ceux qui ſont leur proie.

Tout ce que vous allez voir, continua-t-elle, ne peut nous nuire : la vertu nous met à l'abri du pouvoir tyrannique du monſtre qui gouverne ce ſéjour odieux. II va paroître tout-à-l'heure ; c'eſt dans ces antres qu'il a ſa Cour.

Nous arrivâmes à la caverne, la porte s'ouvrit, & nous en vîmes ſortir un homme dont les regards terribles nous glacerent d'effroi. Le reſte de ſa perſonne reſſembloit à une femme délicate & foible, ſes vêtemens étoient un mélange bigarré des plus belles nuances ; il tenoit dans la main un ſceptre de fer.

Voici, nous dit la Reine, le monſtre qu'on méconnoît pour l'Amour ; vous voyez à ſon ſceptre que ce n'eſt pas cette paſſion douce qui fait le bonheur des mortels, mais une puiſſance tyrannique qui gouverne ceux qu'il ſubjugue avec une cruauté accablante.

Ànotre approche il donna un coup de ſceptre ſur la caverne, & auſſi-tôt il ſortit d'un antre obſcur un homme qui donnoit la main

à une femme. Ils étoient tous deux d'une taille monſtrueuſe ; c'étoient l'Inquiétude & le Caprice, principaux Miniſtres de la Cour de l'Amour tyrannique.

L'Inquiétude avoit le tein pâle & livide, & le front ſourcilleux ; le Caprice avoit un viſage fort animé : chaque fois que l'Inquiétude la regardoit, elle changeoit de couleur, ſes regards devinrent incertains, & l'on découvrit dans toute ſa perſonne les différens mouvemens qui l'agitoient. En approchant de leur maître, il parut ſatisfait. Ce couple, nous dit Euromila, ne quitte jamais l'Amour tyrannique. Un inſtant après avança d'un pas précipité une géante, dont l'aſpect avoit l'apparence d'une femme. C'étoit la Jalouſie. Un regard ſombre, un maintien agité, une maigreur affreuſe, rendoit toute ſa perſonne horrible. Pluſieurs Fantômes l'accompagnoient ; c'étoient les ſoupçons. Lorſqu'ils s'éloignoient de leur mere, ils étoient informes & foibles ; mais d'abord qu'ils en approchoient, leurs tailles devinrent auſſi giganteſques que la ſienne ; cependant on ne diſtingua jamais leurs figures qui ſembloient être enveloppées d'un nuage épais.

Voici, nous dit la Reine, les enfans de l'Inquiétude & de la Jalouſie ; ils ont pris naiſſance dans l'imagination de leur pere, & ſont nourris dans le ſein de leur mere.

Quand toute cette horrible famille approcha du monſtre au ſceptre de fer, il la careſſa & leur ſourit amerement. Auſſi-tôt le Caprice & l'Inquiétude s'emparerent de ſes bras, & le conduiſirent d'un pas chancelant dans l'intérieur de la caverne ; la Jalouſie, précédée des Soupçons, le ſuivit. La Reine & tous ceux qui l'accompagnoient entrerent avec elle. Euromila, au pouvoir duquel il eſt aſſervi, lui fit ſigne de raſſembler ſa Cour. Dans l'inſtant la ca-

verne fut éclairée par un millier de torches qui ne donnerent qu'une lumiere vaſcillante.

Nous diſtinguâmes un trône, où une femme élégamment vêtue étoit couchée ſur un ſopha. Son air annonçoit le plaiſir : tous ſes mouvemens étoient agréables ; ſes regards étoient doux & attrayans ; le ſon de ſa voix pénétroit l'ame. D'abord qu'elle vit entrer le monſtre farouche ; elle l'appella & lui fit mille carreſſes. Nous fûmes ſurpris de leur intelligence, & communiquâmes notre étonnement à la Reine. Cette belle apparence eſt trompeuſe, nous dit-elle ; celle que vous admirez avec tant de plaiſir, eſt la Séduction. C'eſt un monſtre auſſi dangereux que l'amour tyrannique ; ceux qui l'entourent ſont ſes miniſtres. Celui ſur lequel elle appuie ſa tête eſt le Faſte ; un autre aſſis à ſon côté eſt l'Orgueil ; celui que vous voyez à ſes pieds eſt le Menſonge.

Le Faſte aſſis dans une chaiſe d'or, entouré d'une quantité de métaux éclatans & de pierres précieuſes, ſembloit les fouler aux pieds. La Séduction les regardoit avec complaiſance ; l'Orgueil lui ſoulevoit doucement la tête d'une main, pendant que le Menſonge les lui offroit d'une autre ; elle les reçut d'un air ſatisfait. Mais, en les touchant, ils perdirent leur éclat & ſe changerent en cailloux & métaux mépriſables. Le Menſonge, au regard oblique, parut content de la métamorphoſe ; l'Orgueil, plein de dépit, quitta précipitamment ſa place, & ſe retira dans le fond de la caverne ; on diſtingua dans ſon maintien la honte & les regrets ; l'Amour tyrannique prit auſſi-tôt ſa place, & repoſa la tête ſur le ſein de la Séduction ; dans l'inſtant le Faſte & le Menſonge diſparurent, la Séduction changea de forme, elle devint hideuſe, l'antre ſe remplit de cris, de pleurs & de gémiſſemens, & tout devint déſordre & confuſion. La Vengeance, au regard fu-

rieux, un poignard dans une main, une torche ardente dans l'autre, conduiſit une troupe de nains. C'étoit les regrets, les ſanglots & les ſoupirs ; ils entourerent le ſopha : une lumiere plus éclatante alors éclaira tout-à-coup la caverne, & dans l'inſtant nous découvrîmes ſur les polis de l'antre les malheureux habitans de la Terre, repréſentés comme dans un miroir magique. Nous y diſtinguâmes les différentes paſſions qui déchiroient leurs cœurs, & les ſuites funeſtes de l'eſclavage dans lequel ils languiſſoient volontairement.

Vous connoiſſez à préſent, nous dit la Reine, le monſtre cruel qu'on invoque ſouvent pour l'Amour ; ſes faveurs ſont diſtribuées par la main des regrets. Le véritable Amour eſt bien différent de lui ; ſon empire eſt doux & tranquille ; celui-ci n'eſt qu'un aſſemblage de toutes les paſſions les plus mépriſables : il eſt l'auteur de tous les vices ; c'eſt dans ſon ſein que la Cruauté & l'Avarice ont pris naiſſance ; il avilit celui qui le ſert, étouffe dans le cœur tous les germes de la vertu, rend l'homme injuſte, barbare & égoïſte ; en languiſſant dans les fers de ce monſtre inhumain, il dégrade ſa dignité naturelle, & fait des mortels aveuglés un peuple ſauvage, prêt à s'entr'égorger au moindre ſoupçon.

Sortons, nous dit-elle ; & tandis que vous avez encore l'imagination émue de ce ſpectacle, paſſons chez l'Amour vertueux. Mais avant d'arriver à ſon temple, vous devez viſiter une autre partie des domaines de l'Amour tyrannique.

Une douce pente conduiſoit à une plaine très-ſauvage, dont l'aſpect n'avoit cependant rien d'effrayant. Nous ne tardâmes pas d'y appercevoir un homme & une femme couchés enſemble ſur un lit de jaſmin. C'étoit la Moleſſe qui tenoit étroitement ſerré dans ſes bras le Libertinage. À notre approche ils leverent lan-

guiſſamment les yeux ſur nous, & nous regarderent avec volupté. Leur lit ſéduiſant étoit ſur le bord d'un affreux précipice ; il n'étoit ſoutenu que par quelques légers filets, auſſi foibles que des toiles d'araignées ; à chaque mouvement qu'ils faiſoient, le couple, enivré de plaiſirs, étoit menacé d'y tomber. Nous fîmes un cri d'épouvante en voyant leur danger ; Euromila nous dit que tous ceux qui ſuivoient cet exemple courroient le même riſque, lorſqu'ils ſacrifioient à ce couple trompeur.

Regardez, continua-t-elle, dans le fond du précipice, vous y verrez un vieillard qui, d'un pas lent, creuſe cet abîme.

C'eſt le Temps.

Sa marche étoit égale & ferme. Quand nous le vîmes en face, il ſembloit n'avoir point d'aîles ; mais lorſqu'il fut paſſé, il les déploya avec une rapidité étonnante. Nous le perdîmes bientôt de vue, il laiſſa des traces viſibles par-tout où il avoit paſſé ; l'abîme parut plus profond, & tout ſe reſſentit des ravages que ſa préſence y avoit faites.

Voici le gouffre où la moleſſe & le libertinage plongent leurs partiſans, le chemin qui conduit à cet horrible précipice, eſt couvert de fleurs ; il cache par une apparence agréable les piéges qu'il tend : l'on ne s'apperçoit du danger que lorſqu'il eſt trop tard. Quittons, nous dit Euromila, ces lieux terribles, & occupons-nous de ſcenes plus agréables.

Nous traversâmes la plaine le cœur navré de douleur, & nous fîmes de ſérieuſes réflexions ſur tout ce que nous avions vu. Inſenſiblement nous arrivâmes dans un morne ſilence au côté oppoſé d'où nous étions entrés. Nous apperçûmes bientôt un vallon, dont rien ne peut exprimer la beauté.

Comment décrire dignement le ſéjour le plus ſéduiſant de toute la nature ? Quels expreſſions pourront rendre ce que le cœur ſeul peut concevoir ? C'eſt ici, Meſſieurs, que les termes me manquent. Imaginez-vous tout ce qu'il y a de plus beau dans l'univers ; tout ce que les plus grands Poëtes nous ont dit du Jardin des Heſpérides ; tout ce qu'on a écrit de plus agréable de l'heureuſe Arcadie, de la vallée de Tempé, & tout ce que Milton nous a peint ſi énergiquement lors du bonheur de nos premiers parens dans le Paradis terreſtre, avant la chûte de ce couple trop facile. Toutes ces peintures n'approchent que foiblement de la beauté de ce vallon admirable. C'étoit le ſéjour du véritable Amour.

La ſérinité y régnoit de toute part ; l'air y répandoit un parfum qui pénétroit les ſens ; une douce langueur s'emparoit de nos ames : on ſoupiroit ; mais ce ſoupir n'étoit que la ſuite d'une émotion délicieuſe. On ſentoit dans ſon cœur un plus vif intérêt pour tout ce qui nous environnoit : l'amitié même ſembloit prendre une nouvelle vigueur ; on ſe regardoit avec une douceur inexprimable, & l'on jouiſſoit autant du bonheur qu'on liſoit dans les yeux des autres, que de celui qu'on éprouvoit ſoi-même.

Àmesure que nous approchâmes du boccage où l'Amour faiſoit ſa demeure, tout s'embelliſſoit ſous nos pas. C'eſt dans ce boccage que la nature eſt dans toute ſa fraîcheur. C'eſt-là ſans doute qu'elle a pris naiſſance, & que, dépouillée de tout art, elle n'y eſt parée que de ſes ſimples ornemens.

Nous entrâmes dans ce lieu délicieux, le cœur pénétré de joie. Des chûtes d'eau, plus claires que le cryſtal, tomboient en caſcades parmi des grottes de toutes ſortes de marbre, & en ſortoient pour former des nappes d'eau qui ſe diviſoient en pluſieurs

ruiſſeaux : leur murmure invitoit à une douce rêverie. Ils ſe perdoient en mille différentes ſinuoſités parmi des arbres & des fleurs, dans ce même vallon que nous venions de traverſer. Le chant de toutes ſortes d'oiſeaux faiſoit de ce boccage celui de l'harmonie & de la tendreſſe.

Dans l'enfoncement d'un touffus d'arbres, nous vîmes aſſis ſur un banc de gazon une femme, dont les traits reſſembloient à ceux de Vénus, le maintien à celui de Junon, & quand elle parloit, ſes diſcours étoient dignes de Minerve. La Reine nous apprit que c'étoit l'Eſtime.

Elle tenoit dans ſes bras un enfant d'une beauté raviſſante ; il folâtroit avec elle : nous reconnûmes bientôt à ſes carreſſes, qu'il étoit l'Amour. Combien il étoit différent du monſtre que nous avions vu ! Ses regards exprimoient la tendreſſe, ſon ſourire annonçoit le bonheur, le plaiſir & le contentement.

Après avoir reſté quelque temps dans les bras de l'Eſtime, il paſſa dans ceux de la Confiance au regard aſſuré, au maintien tranquille. Elle vint s'aſſeoir aux pieds de la premiere, prit l'enfant ſur ſes genoux, & le nourrit de ſon lait. Vous devinez aiſément par tout ce que vous voyez, nous dit la Reine, que l'Eſtime eſt la mere du véritable Amour, & qu'il eſt nourri par la Confiance.

Nous vîmes un peu plus loin deux femmes qui treſſoient des guirlandes ; elles les préſentoient à une troiſieme. L'une étoit la Douceur au ſourire prévenant. Nous reconnûmes à l'embonpoint & à la ſérénité de ſa compagne, qu'elle étoit la Sécurité. La paix de l'ame ſe peignoit dans ſes yeux ; la troiſieme avoit les traits mâles, la démarche affurée ; c'étoit la Conſtance qui paroit l'Amour des

fleurs que lui donnoient les deux premieres. Ces trois femmes ne quittent jamais les deux autres, & toutes cinq compoſent la famille & la cour du Dieu conſolateur. Vous êtes déjà inſtruits, reprit la Reine, que tout ce qui ſe paſſe dans ce globe, influe ſur le vôtre. Les guirlandes que vous voyez ſont la récompenſe des ames vertueuſes que l'Amour ſubjugue. Remarquez-vous combien ſon empire eſt différent de celui du tyran qui s'eſt fauſſement emparé de ſon nom ? Ici on ne connoît ni remords ni regrets, tout annonce chez lui le bonheur & la ſatisfaction. Il inſpire la vertu ; & la rend plus aimable. Il éleve l'ame de celui qui l'implore, il rend les hommes plus doux, plus humains, plus ſenſibles ; il leur eſt accordé comme une récompenſe, tandis que ſon adverſaire eſt un châtiment ſévere qui les punit d'avoir méconnu l'empire du véritable Amour.

Nous nous retirâmes après lui avoir offert nos hommages, & nous ſentîmes déjà les effets de ſa préſence. Nous ne quittâmes pas ſa demeure ſans regret, mais ce n'étoit pas ces regrets inquiets qui déchirent l'ame, c'étoit un tendre deſir de revoir bientôt cet enfant aimable, dont les regards ſeuls avoient répandu ſur notre exiſtence un charme inexprimable, inconnu juſqu'alors.

Voici les leçons, continua Euromila, où mes ſujets & moi viennent prendre l'exemple de la vertu. C'eſt par la connoiſſance de vos vices que nous corrigeons nos défauts, & que nous nous garantiſſons du pouvoir tyrannique des paſſions. Nous voyons repréſentés dans nos antres les funeſtes effets qu'elles produiſent ſur les habitans de la Terre, qui s'en laiſſent ſubjuguer. Vous n'avez pas à la vérité les mêmes exemples retracés auſſi viſiblement, pour vous en garantir ; mais n'avez-vous pas l'expérience ? La Providence ne vous a-t-elle pas doués du flambeau de la

raiſon ? Pourquoi fermez-vous les yeux à ſa lumiere ? Elle produiroit ſur votre jugement les mêmes avantages que nos antres produiſent ſur nous. Quoique nous ſoyons doués de plus grandes perfections que les habitans de la Terre, la nature imparfaite nous a laiſſé un foible penchant au vice ; ce n'eſt qu'en le combattant, & en s'obſervant ſcrupuleuſement, qu'on parvient à diriger ſes défauts.

Nous reſtâmes encore quelque temps chez Euromila, & nous ne la quittâmes qu'après lui avoir prouvé, par notre conduite, que nous avions profité de l'exemple de ſes vertus.

Le jour de notre départ, après avoir bu enſemble des eaux du fleuve Maganna, nous nous ſéparâmes de part & d'autre d'un air ſatisfait, & nous continuâmes notre route vers le Royaume de Fouralacca.

CHAPITRE IV. Royaume de Fouralacca, & des antres qu'habite la Fortune.

Après pluſieurs jours de marche, nous arrivâmes chez la Reine Fouralacca. Cette Princeſſe parut plus réſervée que la Reine Euromila ; elle nous reçut avec beaucoup de dignité. Après l'avoir inſtruite du deſſein de notre voyage, elle nous promit de nous introduire dans la caverne majeure. C'eſt ainſi que l'on nomme les antres où ſe diſtribuent ce qu'on nomme ſur la Terre, faveurs de la Fortune, mais ce qu'on appelle dans ces régions d'un mot bien différent. Le croiriez-vous, Meſſieurs ? ces antres portent celui des punitions.

Le jour deſtiné à voir la caverne, la Reine nous ordonna de la ſuivre. Le chemin qui conduiſoit chez la Fortune étoit rabotteux & difficile à marcher : nous fûmes arrêtés à chaque pas par quelque nouvel obſtacle ; enfin, après bien des peines & des fatigues, nous entrâmes d'abord dans une cour fort ſpacieuſe, où nous vîmes, amoncelés enſemble, de grands tas d'or, d'argent, toutes ſortes de minéraux, de pierres précieuſes, & tout ce qui peut flatter la cupidité des mortels,

Deux hommes difformes étoient enſemble à l'ouvrage ; c'étoit la Richeſſe & l'Inquiétude. L'Inquiétude chez la Fortune ne reſſembloit pas au monſtre que nous avions vu chez l'Amour tyrannique.

Ils ſcioient les différens métaux ſelon que le haſard les leur préſentoit. La pouſſiere en paſſoit comme une roſée ſur la terre. Ces deux hommes, nous dit la Reine, ſont condamnés à travailler éternellement enſemble. Vous verrez ce que leurs faveurs produiſent ſur les cœurs des malheureux oura mouras.

Nous reſtâmes avec eux pendant pluſieurs heures, & jamais nous n'en pûmes obtenir un regard, tellement ils étoient attentifs à leurs travaux.

Nous paſsâmes de la cour dans un antre fort ſombre, la demeure de l'Ambition & de l'Envie. Pluſieurs Fantômes entouroient l'Ambition. Les uns lui offroient de l'encens, l'Envie ſoufloit ſur la fumée, & dans l'inſtant elle ſe diſſipoit. D'autres la couvroient de rubans, de médailles & de différens ornemens, l'Envie les arrachoit, & auſſi-tôt ils perdirent leur éclat. Nous laiſsâmes ces deux antagonistes enſemble, & acheminâmes vers une caverne où à peine le jour pénétroit. Nous y diſtinguâmes une

géante d'une taille énorme qui jettoit des ballons extrêmement bigarrés, à une femme délicate & foible. La géante avoit l'air ſévere ; c'étoit la Crainte. On démêloit dans les regards de la derniere la joie mêlée d'un peu de trouble ; la Reine nous dit qu'elle étoit l'Eſpérance. À chaque ballon que la Crainte lui jettoit, elle s'en emparoit en ſouriant ; mais le regard inquiet de la Géante, la rendoit bientôt ſérieuſe. Une troiſieme femme dont l'air étoit calme & le regard conſolant, ramaſſoit les ballons, & les préſentoit de nouveau à l'Eſpérance. Vous devinez aiſément, nous dit Fouralacca, que ces ballons agités par la Crainte & l'Eſpoir, ſont les deſirs inquiets des habitans de la Terre. Non contens des bienfaits de la Providence, ils forment continuellement de nouveaux ſouhaits, ils négligent la jouiſſance de ceux qu'il leur accorde, pour courir après un bonheur imaginaire. Cette derniere femme, qui leur fournit toujours un nouvel emploi, eſt la Patience ; d'abord que le monſtre que vous entendez mugir s'empare de ſa place, elles quittent précipitamment leur ouvrage, & vont ſe cacher dans le fond de la caverne.

Un bruit affreux annonça ce monſtre formidable ; c'étoit le Déſeſpoir. Son aſpect glaça notre ſang d'effroi. Il s'empara d'un air furieux de tous les ballons bigarrés ; à ſon approche ils changerent en gros cailloux noirs ; il mâchoit les uns & les renvoyoit dans l'air avec des contorſions épouvantables ; il en prenoit d'autres qu'il jettoit avec une force étonnante : leur chûte étoit accompagnée de ſifflemens horribles. Malheur à ceux que ces cailloux atteignent, s'écria la Reine ! Ne craignez rien, nous dit-elle voyant notre frayeur, ils n'ont aucune influence ſur ce globe-ci, leur malignité n'a de pouvoir que ſur les malheureux habitans de la Terre. La modération de nos peuples ne donna jamais d'emploi aux monſtres que vous avez vus ; le Déſeſpoir eſt inconnu

dans ces régions, il n'eſt nourri que par les deſirs effrénés des orgueilleux oura mouras.

Nous ſortîmes de cette effroyable caverne, pour entrer dans une autre qui n'étoit pas moins terrible. Un mélange confus de différentes clameurs s'éleva de toute part. La Reine ouvrit un rideau qui couvroit un grand miroir d'acier, & dans l'inſtant même nous y vîmes, repréſentés diſtinctement, nos déplorables compatriotes ; car dans la Lune, Meſſieurs, toute la Terre parut être notre patrie.

Une foule innombrable de toutes ſortes de monſtres voltigeoient autour de nos freres malheureux. La fraude, le meurtre, le menſonge, l'injuſtice, la flatterie, l'orgueil & la baſſeſſe, miniſtres des tyrans qui habitent dans les antres de la Lune, s'emparoient avidement des punitions de ceux-ci, & les diſtribuoient au haſard. Les aveugles mortels les recevoient comme autant de bienfaits, la main du Menſonge y attachoit le bandeau de l'illuſion, & leur fit changer de face.

Un moment après la ſcene changea bientôt, le déſordre régnoit dans tous les états. Pluſieurs qui paroiſſoient être les plus heureux, furent terraſſés à grands coups de cailloux par la main du Déſeſpoir. D'autres ornés de marques diſtinctives, en furent dépouillés par la Fraude ; quelques-uns couverts de la ſciure des métaux, étoufferent ſous le poids. Elle eut un pouvoir ſi prompt, qu'elle changea même juſqu'à leur forme, car à peine retinrent-ils l'apparence humaine.

Vous voyez à préſent, nous dit Fouralacca, que l'idole qu'on encence avec tant d'ardeur, que vous nommez Fortune, n'accorde jamais des bienfaits ſans que la punition ne ſuive de près le don.

Pour mieux vous en convaincre, vous allez voir l'intérieur de ceux qu'on envie le plus ſur la Terre.

Nous vîmes dans le fond d'un ſouterrain un amas de cœurs palpitans, percés de toutes parts par des fleches aiguës. Pluſieurs marqués de taches noires, menaçoient une deſtruction ſubite ; quelques-uns étoient à demi rongés par une pouſſiere jaune ; il en exhaloit une odeur inſupportable : nous n'en remarquâmes aucun qui gardât ſa couleur naturelle, & une grande quantité paroiſſoient n'être formés que d'une écume légere. Ce ſpectacle nous fit frémir, la Vicomteſſe ſoupira, elle crut y reconnoître celui de ſon perfide Amant ; la Reine s'en apperçut, & lui dit qu'il n'avoit jamais mérité ſa tendreſſe, que ſon cœur n'étoit ſenſible qu'aux dons de la fortune, qu'elle pouvoit le reconnoître parmi ceux couverts de cette pouſſiere mépriſable.

Vos paſſions nouriſſent ces monſtres effroyables, nous dit la Reine en nous retirant ; auſſi long-temps que vous négligerez les lumieres de la raiſon, vous ſerez en proie, à leur malignité. Soyez modérés, jouiſſez tranquillement des bienfaits de la nature, ils périront, & la terre ſera délivrée de leur cruel pouvoir. L'Être Suprême vous a créé pour être auſſi heureux que nous. Vous voyez comment nous y parvenons. Allons reſpirer un air plus pur, vous en avez beſoin. Nous ſortîmes en déplorant le triſte ſort, de notre malheureux globe.

Un jour que nous causâmes familierement avec la Reine, cette Princeſſe s'informa de nos projets. » Quand vous aurez parcourus toute notre planete, nous dit-elle, comptez vous de retourner dans la vôtre ? Si vous y allez, que puis-je faire pour vous ? parlez, vous êtes ici chez la Fortune ». Nous nous jettâmes à ſes pieds, & la ſuppliâmes de nous permettre d'habiter parmi ſes

peuples. Elle y conſentit, mais, exigea qu'avant de nous décider, nous viſitaſſions les trois autres Royaumes ; quand vous ſerez mieux inſtruits de vos mœurs, & que d'après cette connoiſſance, vous nous donnerez la préférence, je vous recevrai avec plaiſir parmi mes ſujets, & vous réponds du conſentement des quatre Reines mes ſœurs. Partez, & revenez bientôt. Nous lui préſentâmes notre pied droit, & nous nous mîmes en marche pour les États de Juſtalilla.

Avant de continuer ma relation, il eſt néceſſaire, Meſſieurs, que je vous explique l'ethimologie du ſalut du pied.

Les habitans de la Lune s'occupent ſans ceſſe à ſe rendre réciproquement ſervice. Les pieds étant la baſe du corps, ils regardent ces ſervices comme le ſoutien de la Société. Ce ſalut ſignifie qu'ils ſont prêts à faire toutes les démarches, pour vous obliger.

CHAPITRE V. Royaume de Juſtalilla, ou celui de la Juſtice,

Nous traversâmes de belles prairies, de grandes forêts, & des plaines riantes ; le chant des oiſeaux nous accompagnoit dans toute la route, les nuits étoient fraiches, l'aſtre de la Terre étoit dans ſon plein, & répandoit une lumiere pareille à celle du Soleil, lorſqu'il eſt dans le ſigne du Capricorne. Mylord & ſon ami, faiſoient pluſieurs obſervations aſtronomiques. Ils trouverent la poſition du ciel totalement différente du nôtre. Vous concevez aiſément Meſſieurs, que cela n'eſt pas étonnant.

Dans la ſuite pendant une nuit plus obſcure, ils découvrirent des étoiles vers la planete de Venus & de Mercure, abſolument inconnus aux Aſtronomes de Paris.

Nous arrivâmes chez la Reine Juſtalilla, dont la flamme du front nous éblouit.

Son palais quoiqu'auſſi ſimple que celui d'Euromila, & de Fouralacca, avoit un l'abyrinthe dont les charmilles étoient fort élevées.

Après les ſaluts uſités, & après lui avoir rendu compte de nos avantures, elle nous fit paſſer par un long ſouterrain fort obſcur, dont les tours & détours nous fatiguerent beaucoup, avant d'entrer dans pluſieurs chambres en forme de cellules. Nous y vîmes une quantité de têtes artiſtement rangées ſur des tablettes, telles que nos livres dans une bibliothéque. Ces têtes quoiqu'un peu appéſanties s'animoient de temps en temps ; un ſon confus en ſortoient, elles parloient toutes à la fois, on ne diſtinguoit pas ce qu'elles diſoient ; & ne laiſſoient qu'un bourdonnement déſagréable dans les oreilles. Nous viſitâmes les différentes cellules, & obſervâmes par-tout la même choſe. Alors la Reine ouvrit une porte de fer, un monſtre en ſortoit, ſa queue tortilleuſe faiſoit mille plis & replis, changeant ſes mouvemens à meſure qu'il fixoit les têtes. À ſon aſpect elles changerent leur langage, juſqu'au ſon de leur voix tout devint différent. Quand il les eut bien conſidéré, il poſa un bandeau ſur leurs yeux ; je ne me ſouviens pas de ce qu'elles dirent alors ; mais le monſtre ſourit & fut ſi content de ſon ouvrage, qu'il ſe propoſa d'en faire autant le lendemain. Auſſitôt le ſouterain ſe remplit de gémiſſemens, de pleurs, de cris & de ſanglots ; le monſtre ſe retira, & les têtes reprirent leur péſanteur ordinaire.

Nous ſortîmes de ce lieu d'horreur, & nous n'eûmes pas le courage de parler. La Reine garda un long ſilence, & ne le rompit qu'en s'écriant : pauvres oura mouras ! combien de maux vos conteſtations & vos procès vous attirent

Cependant Juſtalilla ne nous parla pas du labyrinthe, voulant en connoître l'uſage, je m'adreſſai à un Lora Fara. Il nous apprit qu'il ſervoit de ſépulture aux ſouveraines des cinq Royaumes, qu'on y gardoit leur cendres dans des urnes d'un bois incorruptible, & que ces cendres répandoient un parfum, dont la vertu agiſſoit ſur les cerveaux des oura mouras.

On entroit rarement dans cette demeure ſacrée : nous demandâmes à la Reine d'y être admis, elle y conſentit.

Après avoir offert un ſacrifice à l'Être ſuprême, & nous être baignés dans le fleuve blanc, qui environne le labyrinthe, nous y entrâmes en ſilence ; l'auguſte aſpect du lieu nous inſpira un reſpect mêlé d'admiration. La paix & l'innocence ſembloient habiter ce ſéjour des morts, qui n'offroit rien de lugubre aux yeux.

Nous y vîmes des milliers d'urnes, placés dans des niches de pin, ornés de fleurs. Chaque urne portoit l'inſcription ſuivante. L'amie fidelle de la nature repoſe ici en paix.

Je fus attendri juſqu'aux larmes en faiſant la comparaiſon de la ſimplicité de ce titre à nos titres pompeux, qui bien ſouvent, ne couvrent que les reſtes corrompus du vice & de l'injuſtice.

Non content de tout ce que je voyois, je deſirois de ſavoir quelle vertu communicative pouvoit avoir ces cendres précieuſes avec les habitans de la terre ; Juſtalilla me l'expliqua. Ceux ſur les cerveaux deſquels elles agiſſent, ſe rendent célebre dans toutes les

ſciences, nous dit-elle ; ils excellent dans tout ce qu'ils entreprennent. Vos Hiſtoriens, vos Poëtes, vos Philoſophes, & tous vos Hommes les plus célebres, ſont animés par la vertu des cendres de nos Reines. Suivez-moi, continua-t-elle, je vous montrerai une autre merveille. Elle nous conduiſit dans un grand ſouterrain, où des lampes éternelles répandoient une fumée odoriférante. La fumée de ces lampes, nous dit la Reine a un mérite ſingulier : quand elle pénétre les cerveaux des hommes de loix, elle les rend juſtes & clairvoyants ; le monſtre tortilleux que vous avez vu dans les cellules de la caverne, n'a aucun pouvoir ſur leur eſprit.

Nous ſortîmes de ces lieux extraordinaires, pénétrés de reconnoiſſance pour Juſtalilla, & d'admiration pour les Lora Foras, qui pendant une infinité de ſiècles ont ſu conſerver le bonheur que donne la ſimplicité des mœurs. Notre reſpect redoubla pour leurs Reines, qui, malgré les grands avantages que donne la puiſſance ſuprême, n'ont jamais tenté d'abuſer de ce pouvoir. Pendant notre ſéjour chez cette Princeſſe éclairée, nous fîmes pluſieurs excurſions dans ſes états, & par-tout nous trouvâmes le peuple également heureux. Doit-on s'en étonner, Meſſieurs ?

Au bout de quelque temps nous lui demandâmes la permiſſion de pourſuivre notre voyage, & après avoir pris congé, nous continuâmes notre route vers le Royaume de Babaphilo.

CHAPITRE VI. Royaume de Babaphilo, ou celui de la Renommée.

Nous traverſâmes pluſieurs fleuves & rivieres, dont ce Royaume abonde ; des ponts volants nous faciliterent l'approche de la Capitale. Nous nous préſentâmes chez la Reine, qui nous reçut à merveille.

Cette Princeſſe étoit au déclin de l'âge, elle avoit déja vécu quatre ſiecles & demi. Rien, cependant, n'annonçoit en elle la décrepitude ; on ne s'en apperçevoit qu'à la flamme du front, qui jettoit de temps en temps une lumiere plus éclatante, mais qui s'affoibliſſoit l'inſtant d'après. Telle qu'une lampe prête à s'éteindre.

Elle admira beaucoup notre courage, & loua notre témerité d'avoir entrepris ce que nul autre mortel n'avoit oſé tenter avant nous. Elle nous promit de nous introduire dans le Palais d'Abalabacca ou de l'Écorce ſonore, le ſeul exiſtant dans le globe de la lune. Cette Princeſſe eſt fort religieuſe. Avant de nous admettre dans ce fameux Palais, elle offrit pluſieurs ſacrifices où nous aſſiſtâmes, & le jour fixé pour y entrer, elle nous avertit de nous munir chacun d'un bouquet d'aromates, & de nous arroſer d'une liqueur plus ſubtile encore que celle, Meſſieurs, dont je me ſuis ſervi à votre approche.

La porte du Palais s'ouvrit ; une odeur inſupportable en ſortit ; ſans nos précautions, nous n'en aurions pu ſoutenir un inſtant la violence.

Dans une rotonde immenſe étoit placé les ſimulacres de pluſieurs hommes fameux chez les oura mauras.

L’effigie des conquérants étoit formée d’un bois très-dur. Ces hommes ſi redoutables avoient un cœur d’acier & point d’entrailles.

L’effigie des tyrans n’étoit qu’un tronc difforme tout enſanglanté, où à peine on diſtinguoit une forme humaine.

C’eſt ici le monument éternel de ceux qui par leur ambition & leur cruauté ont affligés les peuples de la terre, nous dit la Reine. Malgré les éloges que leur a prodigué la flatterie, l’auguſte vérité leur rend ici juſtice. Qu’ils paroiſſoient différents dans la lune qu’ils le ſont ſur la terre ! Nous paſsâmes de-là dans une piece plus grande & plus elevée, où nous vîmes les ſimulacres de tous les Princes qui ont gouvernés & gouvernent les différentes nations de la terre. L’air y étant plus épuré, nous jetâmes nos bouquets : nous remarquâmes avec plaiſir pluſieurs Rois dont les effigies étoient d’une matiere incorruptible. Quelques-uns d’entre eux avoient ſous les bras des nageoires qui leur ſortoient de chaque côté du corps. Ils déſignoient les Princes dont les états étoient & ſont maritimes.

Nous obſervâmes des effigies qui paroiſſoient être mutilées ; aux unes il manquoit des mains, des bras ; aux autres à peine reſtoit-il des membres. Nous en remarquâmes une ſurtout qui n’avoit plus qu’une jambe & tellement chancelante, qu’à chaque inſtant l’effigie paroiſſoit menacer ruine. Quelques Princes maritimes conſervoient encore des nageoires, mais ſi petites, qu’à peine les diſtingua-t-on. C’eſt dans ce Palais, nous dit Babaphilo, que nous venons nous inſtruire des viciſſitudes humaines ; ce ſont ces ſimulacres qui nous annoncent la chute ou la proſpérité des états de votre globe.

Tournez-vous de ce côté, continua-t-elle, & regardez les effigies des Princes Orientaux : les anciennes ſont bien différentes de ce qu'elles ſont depuis quelques ſiecles, à peine les reconnoît-on. Voyez ces mains dont les corps ſont inviſibles, elles ornent ſans ceſſe ces petites effigies de guirlandes ; mais les mains & les fleurs ſe ſechent dès l'inſtant qu'elles en approchent.

Parmi cette multitude de ſimulacres, nous en remarquâmes quelques-unes, du côté des Princes Européens, dont les guirlandes conſervoient toutes leur fraîcheur. La Reine nous fit remarquer une effigie dont les fleurs prenoient à chaque inſtant un nouvel éclat. Son regne à peine dans ſon aurore, nous dit-elle, ſurpaſſe déja en grandeur & en juſtice tout ce qu'ont fait ſes ancêtres. Nous le reconnûmes aiſement à ſon air de bienfaiſance, nous embraſsâmes ſes genoux, & nous lui payâmes un ſincere tribut de reſpect & d'admiration. En ſortant du Palais elle nous fit paſſer dans une caverne : vous allez voir, nous dit-elle en quoi conſiſte ce que vous appelez réputation & renommée.

Nous y entrâmes le cœur plein d'impatience, de nous éclaircir de la grande Énigme, ſur laquelle on eſt ſi peu d'accord. Notre curioſité fut bien punie ; au lieu de voir un ſpectacle intéreſſant, nous ne vîmes Meſſieurs, qu'une épaiſſe fumée qui s'élevoit avec une rapidité étonnante & ſe diſſipoit l'inſtant d'après.

C'eſt à cette fumée nous dit Babaphilo que les aveugles oura mouras conſacrent le peu de jours que leur accorde l'eternel. Inſenſés ! ils négligent la réalité, pour courir après la chimere.

Inſtruits de tout ce qu'il y avoit de plus curieux dans les quatre royaumes, il ne nous reſta plus à voir que celui de Moderaſanna. Nous remîmes ce voyage jufqu'au temps que les quatre Reines

accompagnées d'une grande partie de leur ſujets, s'y renderoient de leur côté. On obſerve cette coutume une fois l'an, chaque royaume ſe rend alternativement ces viſites, pour s'inſtruire dans les différens antres, à nos dépens, & maintenir parmi les peuples de tout le globe, l'union & l'hoſpitalité.

Les Princeſſes ne tarderent pas à ſe rendre chez Babaphilo ; elles nous témoignerent le plus vif intérêt. Vous allez voir un ſpectacle nouveau ; nous dit Juſtalilla. La Reine Babaphilo payera bientôt le tribut à la nature. Nous allons avertir celle qui lui ſuccedera, de ſe rendre ici. Au moment de notre naiſſance, on nous remet entre les mains de la Reine Moderaſanna, pour puiſer dans ſes leçons des principes de modération, qui ſont la ſource de notre bonheur.

Nous occupons le premier trône vacant. Deſtiné à gouverner, les Loras Foras, par la flamme que nous avons au front, nous ne les trouvons jamais oppoſés à l'intention de la nature. Nos parens ne tirent aucun avantage de cette préférence, ils la regarde plutôt comme un haſard, que comme une faveur.

Notre rang ne nous donne d'autre diſtinction que celle de préſider, aux repréſentations des antres magiques, & de maintenir par notre exemple, nos peuples, dans l'amour de la vertu. Vous connoiſſez déjà par quels moyens nous les préſervons du danger des paſſions ; & leur inſpirons l'horreur du vice.

L'influence de notre aſtre ſur le vôtre, eſt une faveur que nous accorde la providence pour vous punir, de ne pas mieux conſerver le feu d'intelligence, dont il a doué tous les mortels. Nous conſervons ce feu ſacré dans toute ſa pureté, au lieu que les oura mouras, l'éteignent à chaque inſtant. Nous agiſſons d'après les

préceptes de la nature, qui n'erre jamais, au lieu que vous n'agiſſez que d'après des rapports, qui bien ſouvent ne ſont dictés que par les préjugés, ou par les paſſions. Suivez-moi nous dit-elle, nous allons nous rendre dans le palais d'Abalabacca, & delà au labyrinthe. Nous allons y préparer l'urne, qui contiendra les cendres de la vertueuſe Babaphilo, elle va marquer elle-même la place qu'elle ſe choiſit.

Cette cérémonie ſe fit avec la plus grande ſérénité. Tel qu'un homme en place, dont tous les momens ont été conſacrés au bien public, paſſe dans une retraite pour y jouir en paix du fruit de ſes travaux : de même Babaphilo enviſageoit le lieu deſtiné à ſa deſtruction. En ſortant du labyrinthe, les quatre Reines & tout le peuple prirent la route du Royaume de Moderaſanna. Elles s'entretinrent, chemin faiſant, du recit de nos aventures. L'hiſtoire du Chevalier de Velville les divertit beaucoup, ſur-tout Fauralacca ne put s'empêcher de rire de ſa ſimplicité, lorſqu'il lui raconta ſes projets ſur le profit de la lotterie. Elle lui dit qu'au lieu d'un quin, la fortune lui avoit jetté un gros caillou noir, pour le guérir de ſa folie.

Elle temoigna un intérêt plus vif au recit de la Vicomteſſe ; elle l'engagea à vivre chez elle, & lui promit de la faire oublier ſes malheurs paſſés.

Juſtalilla queſtionna beaucoup Mylord & ſon ami, leur temoigna ſon mécontentement ſur la multiplicité des Langues, qui font des peuples de la terre autant de nations iſolées. Elle leur prouva que cette bizarrerie influoit ſur les mœurs, les ſentimens des oura mauras, que les animoſités & les préjugés prenoient ſouvent leur ſource d'une cauſe auſſi commune, qu'elle mettoit une barriere entre les hommes & les empêchoit de ſe communiquer enſemble.

Inſenſiblement nous approchâmes des États de Moderaſanna ſans nous en apperçevoir.

Il n'y a rien d'étonnant, Meſſieurs ; voyager avec des perſonnes inſtruites, abrege la moitié du chemin.

CHAPITRE VIÌ. Royaume de Moderaſanna, ou de la Modération.

Cependant nous arrivâmes chez cette Princeſſe, dont les regards étoient doux & tranquilles. Nous lui fumes préſentés par nos protectrices. Elles lui raconterent la maniere extraordinaire dont nous nous étions ſervie pour nous rendre dans le globe de la lune : elle en parut ſatisfaite, mais elle redoubla de careſſes lorſqu'elle ſut l'impreſſion qu'avoit faite ſur nous la vue de nos erreurs.

Le lendemain de notre arrivée, nous accompagnâmes les Reines dans le berceau Philomoderaſanno, ou le berceau de l'éducation royale. Une jeune Princeſſe d'une beauté raviſſante, vint au-devant de Babaphilo ; elles ſe toucherent pluſieurs fois le pied droit & puis s'embraſſerent. Moderaſanna la remit à celle-ci après l'avoir baiſé ſur les épaules, ce qui ſignifie qu'elle ne la renvoye pas, mais qu'elle ſe ſoumet à la neceſſité de la voir partir par devoir.

Nous continuâmes pendant quelque temps notre ſéjour chez cette Princeſſe eſtimable, où nous achevâmes de nous inſtruire des mœurs & uſages des Loraforas. C'eſt dans ſes États que ſe font les mariages, ſi l'on peut donner ce nom à un lien qui ne conſiſte

que dans un rapport de gouts & de ſentimens reciproques. Ceux qui déſirent de s'unir, ſe rendent avec la Reine, au pied d'un Autel de gazon, la Princeſſe, en préſence du peuple, offre un ſacrifice. Après la cérémonie finie, les deux époux ſe prennent par la main, ſe jurent une fidelité reciproque qu'ils obſerveront auſſi longtemps que leurs ſentimens mutuels les rendront heureux, & promettent en face de l'Éternel, que s'ils changent, ils viendront ſe degager avec la même ſolemnité.

Il n'y a point d'exemples que des époux ſe ſoient ſervis de ce droit ; nulle part on ne voit une union plus parfaite, parce qu'on eſt libre de rompre ſes liens, ſans s'expoſer au blâme. Si les femmes, ſous des fauſſes apparences euſſent le deſſein de cacher leur penchant au changement, auſſi-tôt la tâche blanche qu'elles ont au milieu du front ſe noircit, & décele la perfide aux yeux de tout le peuple.

Voilà, Meſſieurs, comme les Dames dans les deux Planetes ont beſoin de frein pour les empêcher de ſe livrer au goût général qu'a leur ſexe à l'inconſtance.

On trouve dans le Royaume de Moderaſanna la plante qui ſert aux vêtemens des Lora foras.

Cette plante a la vertu particuliere en ſechant, de devenir une ſoye très-déliée ; les femmes l'employent à faire des gazes, dont les deux ſexes font uſage également. Elles ajoutent à cet amuſement celui de cueillir des fleurs qu'elles employent artiſtement en guirlandes, pour orner leur parure, leurs berceaux & les vaſes dans leſquels les habitans boivent. Les hommes s'occupent de la botanique. Il refta quelques autres curioſités à voir dans le Royaume de Moderaſanna. Nous en parlâmes à la Reine, elle

nous promit de nous introduire dans le Rocher blanc, le ſeul exiſtant dans les regions de la Lune.

Ce Rocher eſt peu fréquenté, nous dit-elle, vous n'y verrez pas une repréſentation auſſi tumultueuſe que dans les antres de mes compagnes. On m'invoque rarement ſur la terre ; mais lorsque les oura mouras ont beſoin de mon ſecours, je ne refuſe jamais leurs vœux.

Nous entrâmes avec plaiſir dans un lieu où tout reſpiroit la paix. Après un aſſez long ſilence, nous diſtinguâmes la voix de quelques perſonnes qui proféroient les paroles ſuivantes. » Douce modération, continue-nous tes bienfaits, accorde-nous le bonheur de paſſer nos jours en paix. Aimable Princeſſe exauces nos vœux, repands ſur nous tes faveurs, l'unique tréſor du Sage ».

Auſſi-tôt la Reine répandit à pleine main des fleurs, dont l'odeur paſſa ſur ceux qui l'invoquoient. Vous voyez ces fleurs elles ſont fraîches & belles, nous dit la Reine ; mais avant qu'elles retombent elles ſeront à moitié fannées, quelques épines, même, s'attacheront à leurs feuilles. Voici l'image de ce qu'elles produiſent ſur vos malheureux freres. Mes bienfaits n'arrivent jamais ſans un mêlange d'amertume, partage ordinaire des oura mouras les plus heureux.

» Paſſons tout de fuite dans le pavillon de la Vertu. Vous y verrez transformés en palmiers les hommes eſtimables, qui, par une conduite ſage ont merité une place dans ce Temple, monument éternel de leur modération.

Nous entrâmes dans un temple tranſparent. Une grande quantité de palmiers, dont les branches ſont toujours fraiches & vertes, renfermoient dans leur écorce des formes humaines.

Àmeſure que nous les approchâmes, elles ſe développoient, & lorſque nous en fûmes près, nous diſtinguâmes tout-à-coup leurs traits & toutes leurs perſonnes. Je reconnus pluſieurs hommes célebres dans les arts & les ſciences. J'y reconnus beaucoup de vos prédéceſſeurs, Meſſieurs : la Reine nous prédit que pluſieurs d'entre vous y figureront un jour.

Une lumiere éclatante environnoit ces hommes autrefois utiles à l'humanité ; il émanoit de leurs yeux un feu qui nous pénétroit, toute leur perſonne devint radieuſe.

Surpris d'un tel phénomene & du myſtere qui les enveloppoit à notre arrivée, nous en demandâmes l'explication à Moderaſanna. « L'écorce qui les cache, nous dit-elle, eſt le voile de la modeſtie, qui couvroit leurs actions ſimples, mais louables, lors de leur vivant. Dans vos régions terraqueuſes, continua-t-elle, la vertu ne brille pas d'un éclat auſſi vif que le vice. C'est ici qu'elle oſe ſe montrer au grand jour. Sa lumiere ne pénetre & n'éclaire que le ſage, dont le nombre eſt bien médiocre parmi les habitans de la Terre.

» Ces hommes prudens ont préféré la retraite au tumulte du grand monde ; ils ont fournis leur carriere dans le ſein de l'étude & du repos : la recherche de la ſageſſe a occupé tous leurs loiſirs ; contens d'une vie obſcure, leurs jours ſe ſont écoulés ſans crainte & ſans remords. Le bonheur habitoit avec eux, leur crépuscule étoit l'aurore d'un jour plus pur, plus beau, & éternellement heureux.

» Vous voyez que leur mémoire n'eſt pas enſevelie dans l'oubli. Nous leur rendons ici l'hommage dû à leurs mérites ; en admi-

rant leurs vertus, nous plaignons les oura mouras, de ne pas avoir mieux profité de ſi grands exemples ».

Nous apperçûmes de la place où nous étions le rocher noir, qui nous ſervit d'aſyle à notre arrivée dans la petite, mais merveilleuſe planete. C'eſt la tache noire que vous diſtinguez, Meſſieurs, avec vos téleſcopes, & qui vous a donné fauſſement l'idée d'un Océan dans la Lune.

Nous paſsâmes la nuit dans ce pavillon, plus propre qu'aucun autre pour les obſervations Aſtronomiques ſur le globe de la Terre.

Nous l'apperçûmes comme une boule de feu marquetée d'une quantité de mouches ou taches de différentes couleurs. Mylord nous aſſuroit que ces taches étoient les parties terraquées de notre planete ; & que les parties éclatantes étoient les différentes mers qui entourent notre globe. Vous voyez, Meſſieurs, d'après ces obſervations, qu'un ſyſtême détruit l'autre, & que l'homme n'eſt nourri que d'erreurs.

La planete de Saturne, ſes cinq Satellites, & ſon cercle luminaire, nous paroiſſoient dans cet Aſtre cinq Lunes d'une trent'unieme partie, moins grande, que la planete où nous étions. Le cercle luminaire parut être compoſé d'un aſſemblage d'étoiles, pareilles à celles de la voye lactée.

Jupiter nous parut être enveloppé d'un nuage brillant, lorſqu'il s'obcurciſſoit, nous diſtinguâmes avec un bon téleſcope de dollon, une quantité d'étoiles de la quatrieme grandeur.

Mylord & ſon ami, firent encore pluſieurs autres obſervations, toutes différentes de notre ſyſtême ſolaire : à la fin ils s'égarerent

dans un labyrinthe de conjectures & de raiſonnemens : puis ſe regardant avec ſurpriſe ; ils furent obligés de convenir, « que l'homme, malgré toute ſa ſcience, n'eſt qu'un être borné ſujet aux erreurs : que le plus ſçavant ne ſçait rien & qu'il vaut mieux admirer en ſilence tant de merveilles, & adorer l'Auteur de ce vaſte univers, qu'avoir la préſomption d'en pénétrer les ſécrets. » Ils briſerent leurs inſtrumens de mathématiques, ſe jetterent aux pieds de Moderaſanna, la ſupplierent de les garder avec elle & lui promirent de ne plus s'occuper qu'à jouir des bienfaits de la nature, ſans avoir l'orgueil d'en connoitre les reſſorts. Elle y conſentit avec plaiſir, & depuis Meſſieurs, ils vivent trés-heureuſement. Nous nous ſéparâmes & ſuivîmes les quatre Reines, qui s'en retournoient dans leurs états, avec la jeune princeſſe, ſucceſſeur de Babaphilo.

La Vicomteſſe fixa ſon ſéjour chez Juſtalilla ; ſon fils s'attacha à la jeune Reine, le Chevalier s'établit chez Fouralacca, & moi je ſuivis la Reine Euromila.

Cette aimable Princeſſe m'inſpira le déſir de tenter un voyage dans la nouvelle planete, dernierement découverte en Angleterre. Pour entreprendre cette route extraordinaire, j'ai besoin de pluſieurs materiaux, qu'on ne trouve pas dans la Lune. D'après les conſeils d'Euromila, je ſuis venu paſſer un moment ſur la Terre. Elle m'a donné une liqueur compoſée d'extraits de fleurs & de plantes, pour me préferver des exhalaiſons funeſtes de notre globe & de ſes habitans.

C'eſt cette même liqueur, Meſſieurs, dont j'ai fait uſage à votre approche. Vous en connoiſſez la violence, les effets en font auſſi prompts qu'admirables.

Mon retour fut moins fatiguant, connoiſſant la route, j'ai abregé beaucoup de chemin.

Je repars aux premiers jours. Pendant qu'on fera mes commiſſions à Paris, je planerai avec mon Char dans l'air, car je crains ſingulierement à préſent, l'approche des ouras mouras.

FIN.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Char_volant%2C_ou_Voyage_-dans_la_lune. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.